

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ÉTATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Edité par  
**Le Matin**  
2.4.6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

*G. Berdoulat*

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.



# SUZY L'AMÉRICAINE

GRAND ROMAN CINÉMA INÉDIT PAR GEORGES LE FAURE

## SIXIÈME ÉPISODE : L'AUDACE DE MISS CAPTAIN

### XIV L'ESPION

Sous leurs tentes, les soldats du commandant Wickley dormaient encore profondément lorsqu'avec les premiers rayons du soleil, soudain, les sons aigus de la trompette éclatèrent dans le grand silence de l'aube.

Était-ce une attaque soudaine ?... Les sentinelles s'étaient-elles laissées surprendre ?...

Bottés en deux temps et trois mouvements, Wickley et Rutledge se précipitèrent au dehors : la première personne qu'ils rencontrèrent fut l'Arbi : brièvement il les mit au courant :

« Comme déjà il s'occupait du pansage de son cheval, un vrombissement bien connu lui avait fait lever les yeux vers le ciel et, après quelques secondes de recherches, il avait fini par distinguer dans l'air pur un avion qui, du petit point noir qu'il formait, lui était rapidement apparu distinctement.

» Bientôt l'appareil avait visiblement cherché à atterrir et alors l'Arbi avait pu reconnaître qu'il appartenait au service d'aviation de l'U. S.

» En conséquence, il n'avait pas hésité à faire sonner l'alerte par le clairon de garde »...

— Peut-être, suggéra Rutledge, conviendrait-il d'envoyer des hommes pour lui donner un coup de main...

Vu les circonstances, il était vraisemblable de supposer que c'était là un courrier envoyé par Washington au corps expéditionnaire : et sans tarder Wickley décida de s'en aller lui-même à la recherche de l'appareil : Rutledge et l'Arbi l'accompagnèrent...

Au moment même où cette arrivée inattendue mettait le camp américain en effervescence, l'avion atterrissait non loin de là dans une petite vallée où il pouvait se tenir caché aux yeux hostiles ; l'observateur, aussitôt hors de la carlingue, prenait en hâte le chemin du camp qu'il avait certainement repéré avant de se poser sur le sol, car sans hésitation aucune il s'engageait dans la bonne direction...

Il ne se doutait pas que l'un de ceux auxquels il avait mission de dissimuler sa venue l'avait aperçu du coin dans lequel il se tenait embusqué et le suivait pas à pas.

C'était Remonio, le messager de Manuel Moralès ; lancé à la recherche de la colonne américaine, il avait, lui aussi, entendu le ronronnement du moteur et avait suivi l'avion en prenant garde d'en être remarqué.

Après son atterrissage, il s'était glissé sur les talons du pilote jusqu'à ce que ce dernier eût été rejoint par les officiers accourus au-devant de lui...

— Commandant Wickley, des « Texas Rangers », se présenta le parrain de Suzy.

L'observateur lui remit alors un pli qui portait, comme suscription, ces mots :

« Ministre de la guerre à tout officier du corps expéditionnaire général Carrington. »

Nerveusement, le commandant ouvrit le pli et d'un regard rapide prit connaissance de son contenu :

« Ordre de suspendre toute marche en avant et d'attendre sur place le résultat des négociations diplomatiques engagées avec le gouvernement de Mexico ; prière de faire tenir le présent avis au général Carrington. »

Un moment, les deux officiers demeurèrent silencieux, en proie à une stupeur profonde : l'ordre qui leur parvenait les jetait en effet dans un grand désarroi.

Comment ! alors qu'il s'agissait pour eux de sauver miss Morton, il leur était fait défense de continuer la poursuite des coquins aux mains desquels était tombée la jeune fille !

Non ! non !... c'était invraisemblable !... c'était fou !...

Jamais, pour sa part, Rutledge ne se conformerait à un ordre semblable...

— Ont-ils donc oublié, s'écria-t-il d'une voix angoissée, en s'adressant à Wickley, le sort de Discovery ?... Ils nous la baillent belle, les diplomates et les gouvernants ! Ils prennent des déci-

sions à distance, réunis paisiblement autour d'un tapis vert !... Mais nous qui avons vu flamber les maisons ! nous qui avons entendu de la bouche même des victimes le récit des atrocités commises par ces misérables !... nous serions criminels si nous suspendions un seul moment la marche de la justice et de la vengeance !...

Et l'Arbi d'ajouter :

— Serait-ce ainsi que nous tiendrions le serment de veiller sur celle que mon colonel nous a confiée à son lit de mort ?... Miss Captain est en danger... en grand danger !... Ce serait la trahir odieusement que de ne pas tout faire pour la sauver !...

Il ajouta, avec cette liberté de langage que lui avait fait concéder son dévouement à toute épreuve :

— Et puis, enfin, tourner les talons serait une singulière façon de défendre l'honneur du ..... !

— Mais l'ordre..., objecta le commandant en montrant la dépêche qu'il tenait encore à la main...

— L'ordre ! clama l'Arbi, ne me concerne pas, moi !... je n'appartiens pas à l'armée américaine, moi ! et je me fiche pas mal des ordres et des contre-ordres de Washington, moi ! Pour ce qui est de vous, mes officiers, cela vous regarde.

Rutledge, directement mis en cause, déclara alors à Wickley :

— Mon commandant, si vous ne croyez pas possible que, vu les circonstances exceptionnelles, je puisse personnellement concourir au salut de miss Morton, je donne ma démission et vous prie d'en

des renseignements... : von Glockau qu'il s'appelle.

On imagine la stupeur des deux officiers à cette révélation.

Mais alors l'anxiété de Rutledge s'augmenta : le souvenir des atrocités commises par les soldats du kaiser en Belgique et dans le nord de la France était trop vivant encore pour qu'il n'eût pas tout à redouter de la part de celui qui tenait dans ses griffes celle qu'il aimait...

Car si celui-là était — comme l'affirmait l'ancien légionnaire, — de la même race que les assassins qui ont déshonoré à tout jamais en Europe l'uniforme allemand et cloué pour toujours au pilori de l'Histoire le nom du kaiser, n'était-il pas fondé à redouter pour sa chère Suzy les pires calamités ?

Il voyait déjà la pauvre enfant devenir, entre les farouches représentants de la culture germanique, le pitoyable enjeu d'une partie de dés, et le colonel von Glockau se ruait en état d'ivresse vers le cachot dans lequel se trouvait enfermée sa victime...

— Mon commandant, cria le jeune homme hors de lui, je pars à sa recherche !... Quoi qu'il doive arriver de moi, il faut que je la délivre !...

En ce moment, un cri, jailli des lèvres de l'Arbi, détourna l'attention de Rutledge et celle du commandant, stupéfaits de voir l'ancien légionnaire prendre sa course dans la direction de l'avion, où son regard aigu venait d'apercevoir, se glissant avec précaution à la crête d'une dune de sable, une silhouette suspecte...

Présentant une alerte, les deux officiers s'élançèrent sur ses pas ; mais il avait sur eux une telle avance qu'avant d'être rejoint, l'Arbi se jetait sur un individu qu'il avait surpris, accroupi contre le sol, surveillant le décolllement de l'avion...

Cet individu, c'était Remonio, l'ancien vaquero de Manuel Moralès.

Une lutte terrible s'engagea entre les deux hommes qui, enlacés l'un à l'autre, se roulaient à terre, avec des alternatives acharnées : la supériorité de l'Arbi finit cependant par s'affirmer.

Redressé, il brandit un court instant à bout de bras le corps frémissant de son adversaire qu'il projeta en avant de toutes ses forces.

Dévalant le long de la pente, Remonio, en partie assommé, vint rouler aux pieds de Rutledge et de Wickley qui arrivaient au même instant...

— Qui es-tu ?... Que fais-tu ici ? interrogea rudement le commandant, dès que Rutledge, qui avait empoigné le coquin, l'eut contraint à se redresser.

Mais l'autre le toisa silencieusement sans desserrer les lèvres, comme s'il n'eût pas compris le sens des questions qui lui étaient posées...

— Tu refuses de répondre ? insista Wickley, menaçant.

Remonio, qui avait pris le temps de réfléchir, demanda tranquillement :

— Depuis quand un habitant du libre Mexique n'a-t-il plus le droit de se promener chez lui ?...

— A d'autres, mon garçon ; on ne chausse pas des bottes éperonnées pour faire un tour de promenade à pied !... Encore une fois, d'où viens-tu ?...

— ...De loin sans doute, et en vitesse, car tes éperons sont tout sanglants... observa Rutledge qui l'avait examiné...

Un pli se creusa au front de Remonio qui eut un haussement d'épaules et se tut.

— Menons-le jusqu'au camp, conseilla le lieutenant ; nous serons plus à l'aise pour l'interroger.

Mais, au camp, l'homme opposa à ceux qui le questionnaient un mutisme absolu, et ce mutisme exaspérait davantage encore les deux officiers.

Evidemment, cet homme appartenait au commando ennemi et par lui, — si on pouvait le contraindre à parler, — il serait possible peut-être d'apprendre quelque chose d'intéressant sur le compte de Suzy...

Ah ! s'ils n'eussent pas porté l'uniforme, et surtout s'ils eussent été d'autre mentalité, ils n'eussent pas hésité à employer certains moyens devant l'énergie desquels il n'est pas de langue, — si rebelle soit-elle, — qui ne se délie.

Mais ils n'avaient, hélas ! à leur disposition que les menaces et l'autre savait bien qu'ils n'étaient



informer Washington par le retour de ce messager.

Mais Wickley eut de la main un geste apaisant, disant :

— Point tant de hâte, Rutledge : la situation mérite qu'on l'examine à tête reposée.

Et au pilote :

— Inutile de vous attarder ici. Au cas où vous auriez été repéré par l'ennemi, vous pourriez vous trouver embarrassé pour repartir... Filez rejoindre l'avion et assurez Washington que le nécessaire va être fait de suite pour prévenir le général Carrington... Ajoutez qu'il m'est impossible de camper ici longtemps et que je regagne la Gran Sonora où je vais m'établir en attendant de nouveaux ordres...

Tandis que l'aviateur s'éloignait en hâte, Rutledge, l'esprit troublé par de sinistres pressentiments, poursuivait :

— Songez, mon commandant, au sort de miss Morton ! Vous connaissez les odieuses violences auxquelles ont été soumises celles de nos compatriotes qui ont eu le malheur de tomber aux mains de ces misérables !...

— Calmez-vous, Rutledge, adjura Wickley qui voyait le jeune homme hors de lui...

— Ce Pancho Lopez est un bandit, capable de tout !...

— ...plus encore que vous ne pouvez vous imaginer, mon lieutenant, s'écria l'Arbi : car depuis que je vous ai retrouvé, je n'ai pas eu le loisir de vous expliquer ; mais savez-vous qui j'ai reconnu en lui, l'autre jour ?... Un Boche !... oui, mon lieutenant, un Boche qui faisait partie, en même temps que moi, de la Légion !... et pas le premier venu, s'il vous plaît... un colonel..., attaché au service

# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 20 au 27 Décembre



Le front britannique a présenté une certaine animation, sans que cependant il s'y soit produit aucune action importante. Les Allemands ont attaqué presque tous les jours dans des secteurs différents et n'ont pas réussi à surprendre nos alliés. Dans une de leurs tentatives, vers Passchendaele, le 19, ils faisaient aux Anglais un certain nombre de prisonniers et quatre mitrailleuses. Il en était de même le 20 au nord-est d'Armentières et au nord de la route de Menin : les Allemands essayaient de pénétrer dans les lignes anglaises ; ils étaient repoussés et perdaient, avec une mitrailleuse, quelques-uns de leurs hommes. Toutefois, ce jour-là, ils réussissaient, à la faveur du brouillard, à s'emparer d'un petit poste avancé à l'est de Messines. Ce succès peu important les incitait à revenir à la charge le 21 dans la même région, mais cette fois leur coup de main avortait. Une opération exécutée contre les positions britanniques de la voie ferrée Ypres-Staden procurait de nouveau aux Boches, le 23, une légère satisfaction : ils refoulaient quelque peu les postes avancés de nos alliés sur quelques centaines de mètres de front. La région d'Épéhy a également vu se livrer de petits combats, restés sans résultat pour l'ennemi. On a signalé en outre l'échec de raids contre les lignes de nos alliés vers Monchy-le-Preux et à l'ouest de La Bassée.

Les communiqués ont signalé des affaires dans presque tous les secteurs du front français. Il y a eu, le 21, à l'est du Fayet, un important coup de main que nos troupes ont repoussé. Entre Oise et Aisne on a enregistré de petits combats entre patrouilles. En Champagne nos hommes ont pénétré, le 22, dans les lignes allemandes au sud-ouest de Moronvillers.

A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1918, les périodiques à 0.25 cent. augmentent leur prix de vente

Nous avons pu jusqu'à présent maintenir à 0.25 centimes le prix du numéro du PAYS DE FRANCE, alors que depuis quatre mois les journaux quotidiens à 0.05 centimes ont doublé le leur. Mais la hausse qui sévit sur le papier et sur toutes les matières qui concourent à la confection d'un journal illustré oblige aussi tous les périodiques à 0.25 centimes à augmenter leur prix de vente.

A partir du premier numéro de cette année le PAYS DE FRANCE sera vendu 0.30 centimes, soit seulement une augmentation de 20 pour 100.

Pour maintenir notre ancien prix il nous eût fallu réduire le nombre des pages de notre publication ; ce qui n'était guère possible en raison de la place déterminée qu'exigent les événements de chaque semaine.

Nous avons profité de cette circonstance pour modifier légèrement le format du PAYS DE FRANCE qui, tout en conservant la même hauteur, sera un peu moins large. Cette modification aura pour résultat de faire rentrer notre publication dans le format commercial, nous assurant ainsi plus de facilité à l'avenir pour nous procurer les quantités de papier qui nous sont nécessaires.

La valeur de la collection n'en sera nullement altérée puisque la hauteur du journal reste la même et qu'il sera toujours possible de se servir des reliures mécaniques adoptées.

Le PAYS DE FRANCE est persuadé que, malgré la légère augmentation de son prix, ses nombreux lecteurs lui resteront fidèles afin de posséder une incomparable collection de photographies, de documents et d'articles sur la guerre mondiale.

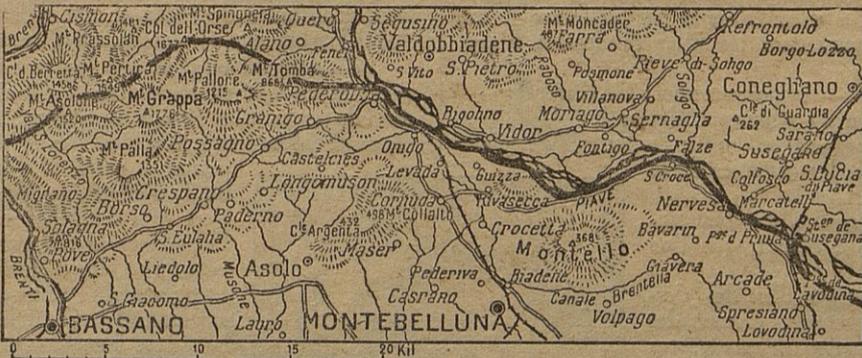
Dès que les circonstances le permettront, le PAYS DE FRANCE reviendra à son prix normal.

A Bezonvaux, le 22, le 23, le 24, on nous a attaqués sans succès ; le bois des Caurières, la région du Godat n'ont pas été plus favorables aux Boches. Enfin, nos reconnaissances ont opéré avec succès en Lorraine, vers Flirey et Nauroy et vers Limey.

### L'OFFENSIVE AUSTRO-ALLEMANDE CONTRE L'ITALIE

La lutte se maintient aussi vive au plateau d'Asiago et sur le front Piave-Brenta, particulièrement dans les montagnes qui se massent entre la Brenta et le mont Tomba : le Grappa, l'Asolone sont fréquemment nommés. Le 18 décembre l'ennemi, venant par le col de Beretta, avait enlevé aux Italiens les pentes septentrionales et la cime du Tomba, haut de 1.530 mètres ; le 20, après une lutte héroïque, nos alliés ont repris leurs anciennes positions et refoulé au delà les Austro-Allemands. Ces derniers ont depuis lors multiplié leurs initiatives sur ce point. Le 22,

après un bombardement intense, ils attaquaient avec de grandes forces le secteur est du plateau d'Asiago, sur la ligne Busomont di Val Bella : ils cherchaient là la rupture du front italien en direction de Bassano où ils comptaient passer la Noël. Leur tentative a échoué. Sur les autres parties du front, les combats ont été fréquents, mais leur issue est sans influence sur la situation générale. Le 24, les Italiens ont rejeté sur la rive opposée de la vieille Piave, au sud de Fradenigo, des éléments ennemis qui avaient réussi à la



UN SECTEUR DU FRONT ITALIEN OCCUPÉ PAR LES ALLIÉS.

franchir. On peut regarder comme maîtrisée l'offensive générale austro-allemande ; déjà contenue entre Brenta et Piave il y a peu de chances pour qu'elle aboutisse sur la ligne de la Piave et, dans la saison où nous sommes, le front du Trentin est impraticable. Dans toutes les opérations qui se déroulent sur le front italien, l'aviation joue un grand rôle, sur lequel insistent les communiqués de nos alliés.

## NOTRE COUVERTURE

### LE GÉNÉRAL BERDOULAT

L'un des quatre fameux B de la bataille de la Somme, le général Berdoulat est âgé de cinquante-six ans. Né le 29 juillet 1861 à Pinsaguel (Haute-Garonne), il s'engageait le 20 octobre 1879 au 57<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale ; trois ans après il sortait dans un bon rang de l'École de Saint-Cyr.

Capitaine le 20 mai 1893, commandant le 30 mai 1900, colonel le 12 juin 1903, il était promu général de brigade le 18 mars 1913. Entre temps il avait été placé à la tête de la direction des troupes coloniales au ministère de la guerre.

Dans les premiers mois des hostilités il avait pris le commandement d'une brigade d'infanterie. Le 11 novembre 1914, il est placé à la tête d'une division de réserve, et le 1<sup>er</sup> mai 1915 à la tête du 1<sup>er</sup> corps colonial. Depuis le 19 juillet 1917 il commande un corps d'armée.

Le général Berdoulat s'est battu au Tonkin, en Annam, en Cochinchine, au Soudan, à Madagascar.

Le 25 octobre 1915, il était cité à l'ordre de l'armée dans les termes suivants :

« Le 1<sup>er</sup> corps colonial, sous l'énergique impulsion de son chef, le général Berdoulat, s'est emparé, d'un élan magnifique, de positions ennemies puissamment fortifiées, a combattu pendant sept jours consécutifs, du 25 septembre au 2 octobre, avec une vigueur, une ténacité remarquables, triomphant de violentes contre-attaques et refoulant constamment l'ennemi de position en position. »

Le général Berdoulat a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 13 juillet 1915.

# ATTENTION!!!

Pour prendre part à notre grand Concours

# AVEZ-VOUS COMPRIS ?

Découpez et conservez précieusement le **Bon N° 6** inséré à la dernière page des annonces.

La première question du concours consiste à trouver les 16 mots qui seront supprimés, à raison d'un par épisode, au cours de la publication des seize épisodes de *Susy l'Américaine*. Dans le sixième épisode publié dans ce numéro, le mot supprimé se trouve page 2, 2<sup>e</sup> colonne, 17<sup>e</sup> ligne.

Les points remplaçant ce mot n'indiquent nullement le nombre de lettres le composant.

Nous indiquons à la page 12 la photographie à laquelle le Jury du PAYS DE FRANCE a décerné la prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 167.

# AVANT LA CONSTITUANTE

(De notre correspondant particulier)

Petrograd, 12/25 novembre.

La Russie, pendant cette semaine de novembre, élit les députés à la Constituante. Ces élections ont lieu dans un moment d'angoisse nationale. Aussi, cet événement capital de la vie de la Russie passe un peu inaperçu dans la confusion générale, qui se traduit par l'organisation même des listes électorales et des candidatures. L'émiettement des idées, le morcellement des opinions, l'anarchie spirituelle qui règne partout ont provoqué la multiplicité des listes. Mais un peu partout, cependant, les grands partis sont : le « parti de la liberté du peuple », ou parti Cadet, qui groupe en même temps les forces de la bourgeoisie libérale et les plus hautes valeurs intellectuelles du pays, tels MM. Milioukoff, Vinaver, Chingareff, Rabokoff..., et dans le sein duquel les alliés ont leurs plus sincères amis ; le parti social-révolutionnaire, dont le programme agraire a fait un parti essentiellement paysan ; le parti bolchevik, qui détient à présent le pouvoir, et qui, par la simplicité de ses formules : « la Paix, la Terre, le Pain », a su conquérir la faveur des soldats, des paysans et des ouvriers, mais dont la tactique brutale fait peur à bien des gens.

A côté de ces partis, bien distincts et représentant des intérêts de classe tout à fait déterminés, il en est qui sont des variations des premiers. Ajoutons-y des partis de fantaisie, comme le parti du développement du peuple, qui a pour programme de « se développer par soi-même », ou même le... parti allemand, qui figure dans les listes électorales d'une région du Donetz !...

C'est à l'ancien gouvernement — le gouvernement de Kerensky — qu'on est redevable de l'élaboration du règlement électoral.

Les femmes comme les hommes ont le droit de voter ; l'âge minimum pour tous est vingt ans. Toutes les garanties de la sincérité du suffrage ont été prises.

Quant à la répartition des sièges, elle a lieu suivant le système belge, dit système d'Hondt, que l'on considère comme le plus parfait.

La propagande électorale, surtout dans les derniers jours, a été très active : meetings, promenades d'autos chargées de cartels, distribution de prospectus dans les rues, mais, surtout, affiches apposées à profusion. La propagande par le journal a été très limitée pour la raison bien simple qu'en s'emparant du pouvoir, les bolcheviks ont pris soin de fermer les journaux des autres partis et d'en occuper militairement les imprimeries.

J'ai eu l'occasion de rencontrer, quelques jours avant les élections, le « tovarich » Lunatscharsky. « Tovarich » est la dénomination propre au bolchevik. C'est plus que le « camarade » et presque le « compagnon » ; c'est le symbole verbal de l'égalitarisme idéal, puisque désormais, aux termes d'un décret des Commissaires du Peuple, il n'y aura plus que des « tovarichi » généraux, des « tovarichi » ministres... Le « tovarich » Lunatscharsky, homme cultivé et beaucoup plus occidental que ses amis du Conseil des Commissaires, a pris ce qui tient lieu de portefeuille de l'Instruction publique.

Il ne faut plus, m'a-t-il déclaré, que les instruments de propagande écrite soient entre les mains des bourgeois et des riches. Nous allons déclarer propriété de l'Etat les presses, matériel typographique, encres et papier. Puis, nous les répartirons entre les divers partis au prorata de leur importance.

Et comment apprécierez-vous cette importance ?

Par le nombre des députés dans les dernières Doumas.

Les bolcheviks ont fait une copieuse réclame. Mais, si l'on s'en tient, du moins, à la propagande par l'affiche, on peut constater que leurs adversaires, cadets et social-démocrates, ont pu, eux aussi, se montrer dispendieux.

Considérons quelques-unes de ces affiches (1), qui pendent lamentablement au long des murs — la farine étant rare, la pâte colle médiocrement, — elles donnent, sur la psychologie politique russe, quelques indications.

Celles-ci, que les socialistes révolutionnaires ont répandues dans les campagnes, sont bien faites pour frapper les paysans, c'est-à-dire la majorité du peuple russe ; l'une nous montre, avec une naïveté d'imagerie qui la rend savoureuse comme une planche d'Épinal, un tableau rustique : les faucheurs, les bûcherons, la femme qui allaite son enfant à côté du blé mûr (n° 1) ; sur l'autre, un moujik prophétique vêtu de la blouse nationale, salue le soleil levant sur les javelles (n° 2) ; et la dernière nous fait entrer au cœur même de la vie des villages : deux vieux commentent en langage archaïque un manifeste électoral qui leur promet la terre (n° 3). Cet argument et les représentations graphiques par lesquelles il est illustré touchent au plus profond un peuple pour qui la terre est la seule réalité.

Les trois grands groupes d'électeurs populaires sont, en Russie, le paysan, l'ouvrier et le soldat. C'est le soldat qui dresse, entre le travailleur des campagnes et le travailleur de l'usine, le drapeau rouge où s'inscrit le grand motet social révolutionnaire : Terre et Liberté (n° 5). C'est l'ouvrier qui, brisant les chaînes de l'esclavage social, pose la main sur le sol national et appelle à jouir de ses conquêtes les foules de l'isba et les foules des fabriques (n° 6).

Mais on n'a point oublié le caractère mystique du peuple russe et ce

calice, d'où le sang déborde, élevé vers le ciel par deux mains mystérieuses, lui rappellera les souffrances des révolutionnaires et ne pourra que fortifier l'amour qu'on leur doit. Et peut-être aussi l'imagier a pensé que la coupe pleine de sang ne pourra qu'exciter la sympathie d'un peuple las de la guerre et avide de paix (n° 9).

Et, pourtant, un parti se souvient que cette paix ne doit point être acquise au prix d'une diminution de la fierté nationale. C'est pourquoi les Cadets ont figuré leurs beaux espoirs sous les espèces d'une femme puissante, vêtue du costume traditionnel des Russiennes, chevauchant un coursier richement harnaché ; et cette femme tend une épée... (n° 10).

En dehors de ces affiches illustrées, faites pour frapper les simples et pour pénétrer l'esprit des analphabètes (il y en a tant, en Russie, que les enseignes des magasins sont toujours figurées, pour que les clients apprennent au moins ce qu'on y peut acheter), on a fait un grand usage des simples affiches graphiques : les initiales des partis (8) s'étalent sur tous les murs. Il en est même dont nous ne pouvons comprendre la valeur de propagande, telle cette sorte de carte de tarot (4), où l'on voit un soleil projeter des rayons rouges et qui désigne, paraît-il, la gloire du parti social-révolutionnaire...

Voter n'est encore qu'un droit, dont le citoyen est libre d'user ou de ne point user. Mais déjà l'on constate que la propagande des hommes politiques et des institutions administratives tend à transformer ce droit en devoir moral. La campagne contre l'absentéisme doit être d'autant plus forte que l'indifférence publique est grande. Elle atteint, en Russie, des proportions stupéfiantes. On a pu s'en rendre compte aux dernières élections administratives, notamment à Moscou, où 30 à 40 % des électeurs seulement sont venus aux urnes.

A Petrograd, cependant, l'absentéisme est beaucoup moins frappant. Les luttes de partis y sont ardentes, chaque citoyen y intervient. Aussi les bureaux électoraux enregistrent un grand afflux d'électeurs.

Cette émulation peut être dans une certaine mesure attribuée à la propagande du Conseil municipal. Celui-ci, sans intervenir dans les discussions de partis, a invité tous les citoyens à voter et leur a fait comprendre la nécessité de ce geste politique. Le bâtiment jaune, précédé d'un modeste perron et surmonté d'une tour d'où fléchent les antennes de la radiotélégraphie, a pris un aspect imprévu : il s'est vêtu d'affiches immenses, représentant le chevalier Saint-Georges terrassant un dragon, ou un paysan russe, vêtu de sa blouse, faucillant du blé. Et, sur ces affiches, la typographie russe dessine l'appel : « Citoyens, tous aux urnes ! » C'est le même appel qui flotte, avec les bannières immenses pendues à l'entrée de la Nevsky et qui donnent à la vaste perspective un air de fête et de gaieté bien inattendu.

Soldats, femmes du peuple, bourgeois montent ensemble le petit perron de la Douma de ville. Dans le brouhaha des salles et des couloirs, de menus boy-scouts établissent une police que la bienveillance russe encourage. Il règne partout cette sorte d'ordre familial et négligent qui est propre aux masses de ce pays.

La salle de vote était jadis une salle de fêtes : sur l'estrade basse, dressée au fond, un cadre immense étale d'insolentes dorures ; d'autres, plus modestes de dimensions mais non moins éclatants, couvrent les murs latéraux. Mais l'intérieur de tous ces cadres est rempli par des toiles rouges, cachant des effigies qu'un œil révolutionnaire ne peut voir sans un éclair de colère. En ce moment, des infirmières, la tête drapée de noir ou de blanc, amènent des blessés : béquillards, manchots, emmaillottés de bandages, viennent remplir ici leurs devoirs de citoyens. Ils croisent un groupe de femmes soldats, qui, sous leur bonnet gris et dans leurs capotes épaisses, ont des airs décidés de guerriers de quatorze ans. Un officier supérieur, de l'or à l'épaule, s'avance vers une table, la carte en main, en même temps que des ouvrières serrées dans leurs châles gris ou des travailleurs vêtus de pelisses de mouton, la peau à l'extérieur.

Les élections sont publiques : un cercle de chaises est destiné aux spectateurs, qui sont d'ailleurs fort rares. Mais la véritable surveillance s'exerce dans l'enceinte même où l'on vérifie la qualité de l'électeur et où il lui est permis de voter. Les bolcheviks ont leur témoin, redouté par ses exigences tracassières, qui examine avec sévérité le fonctionnement des opérations. Nous le voyons, près de la table où s'avance d'abord l'électeur, examiner si le nom du nouveau venu figure bien au registre de la circonscription et si le cachet d'invalidation est exactement appliqué sur sa carte. L'électeur reçoit alors une enveloppe et se retire derrière un petit paravent qui sert d'isoloir. Il pourra, dans le secret, choisir parmi les dix-neuf bulletins que lui a remis le « dvornik » (portier) de sa demeure, celui qui représente son parti ; il pourra sceller l'enveloppe et, quand il sortira de l'isoloir, il ira glisser son pli dans l'urne.

Tout cela se fait dans le calme et sans que le président du bureau ait à user du droit qui lui fut conféré de faire appel à la force. Mais dans les couloirs, dans les escaliers, sur le perron de la Douma et tout autour de l'édifice, on discute avec ardeur, sous les grandes bannières flottant par-dessus la foule qui passe, par-dessus les traîneaux rapides et silencieux, dans la petite neige battue de bise qui tombe légèrement.

J'en sais cependant qui ne voteront pas pour le n° 4, la liste des bolcheviks. Ce sont les habitants de l'hôtel ministériel, j'entends, la forteresse Pierre et Paul. Les ministres de feu le gouvernement provisoire y voisinent à présent avec les ministres du tsar qu'ils y avaient envoyés quelques mois plus tôt.

De magnanimes bureaux électoraux ont déclaré que ces citoyens avaient, comme les autres, le droit de voter. On leur portera donc l'urne et c'est dans leurs cellules que M. Teretchenko et ses amis voteront, afin de doter la libre Russie d'une Assemblée Constituante qui soit vraiment digne d'elle.

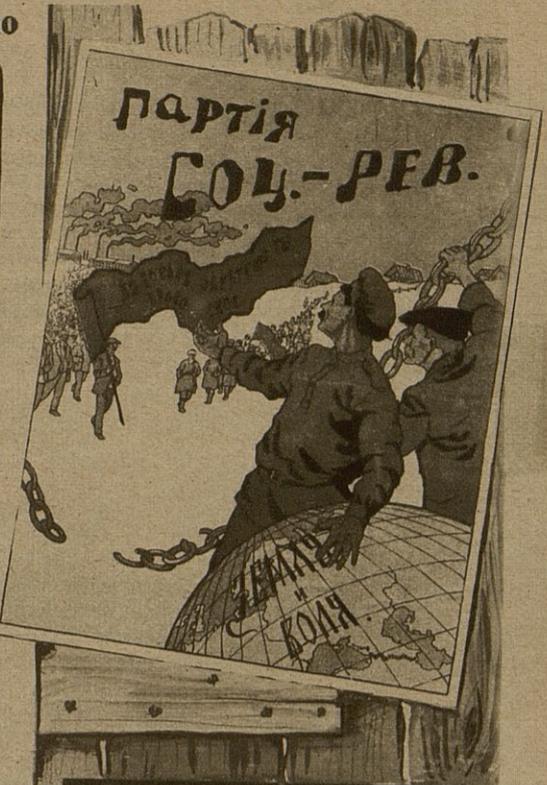
DANY RICHARD.



Affiche (n° 8) du parti socialiste révolutionnaire

(1) Nous reproduisons ces affiches à la page 5.

# LES AFFICHES DES ÉLECTIONS RUSSES



ВЫБИРАЙ КОМИТЕТЪ МЕЛКОЙ «СРЕДНЕЙ» ПРОМЫШЛЕННОСТИ



**СОЦІАЛИСТОВЪ РЕВОЛЮЦІОНЕРОВЪ** **КРЕСТЬЯНЕ!!** ВЫ ГЛАВНЫЕ ПРОМЫШЛЕННИКИ: ГОЛОСУЙТЕ ВМѢСТѢ СЪ ПРОМЫШЛЕННОЮ ДЕМОКРАТІЕЙ



Les affiches pour l'élection des membres de la Constituante, dont notre correspondant particulier nous a envoyé des exemplaires que nous reproduisons ici, sont de tout petit format ; les plus grandes, les nos 1, 2 et 3, ne mesurent que 0.50 sur 0.68 centimètres ; les autres ne mesurent que 0.28 sur 0.37 centimètres ; par contre les couleurs en sont très vives ; sur aucune d'elles ne paraît le nom d'un candidat : elles engagent les électeurs à voter pour un programme de parti.

# LES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES DE 1917

Par le C<sup>o</sup> BOUVIER DE LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major.

Des événements considérables se sont produits en 1917, aussi bien dans le domaine militaire que dans la situation générale des peuples en guerre et des neutres ; de grandes modifications ont été apportées sur certains fronts de guerre et dans la position des nations jusqu'alors tenues à l'écart du bouleversement général ; il en est résulté des changements notables pour plusieurs pays.

Sur le vieux continent, en Europe, la révolution russe a modifié toute la situation ; tandis que dans le nouveau monde, en Amérique, l'entrée en guerre des Etats-Unis au nord et du Brésil au sud est venue apporter aux pays de l'Entente un apport des plus précieux.

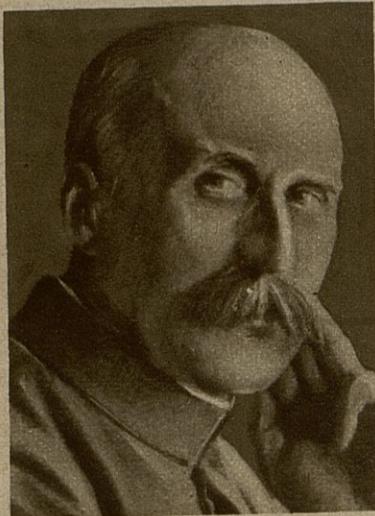
Le changement de régime en Grèce a amélioré la situation de l'armée des alliés dans la péninsule balkanique.

L'avance des colonnes anglaises en Mésopotamie et la progression de l'armée alliée opérant en Syrie ont apporté un changement complet dans la situation en Extrême-Orient.

Enfin, et il est nécessaire de le mentionner même ici, les menées défaitistes et la trahison, payées par l'argent allemand, ont créé dans certains pays un courant tellement violent que pour les uns (la Russie) la désorganisation et le bouleversement chaotique ont été complets et ont annihilé les forces vives d'une si puissante nation, que pour les autres (France et Italie) la gangrène agissante a développé une maladie nouvelle qu'on a dénommée le « Boloïsme » et le « Cavallinisme ».

## FRONT DE BELGIQUE ET DE FRANCE

Tout d'abord sur la partie de ce front occupée par les armées britanniques nous pouvons signaler de puissantes offensives entreprises par nos alliés. En premier lieu, l'offensive des Flandres. Le but que se proposait l'armée britannique se manifesta dès le début des attaques. Il s'agissait, en effet, de dégager la partie est du secteur d'Ypres, de gagner du terrain vers Roulers, de percer par conséquent les lignes allemandes établies au nord de l'Escaut et d'isoler la partie maritime du littoral belge. La reprise des côtes de Nieuport à Zeebrugge présentait en effet pour l'Angleterre un intérêt capital en la délivrant du péril sous-marin immédiat. Dès le mois de juin ce programme fut mis en action.



GENERAL PÉTAÏN

L'armée britannique attaqua le 7 juin au sud d'Ypres de façon à réduire l'avance allemande dans la direction de Messines ; le résultat est atteint le 8 juin ; la nouvelle ligne anglaise passe alors par Hollebeke, Wambeke, la Poterie, tenant la corde de l'arc de cercle que les Allemands occupaient avant l'attaque. Le 31 juillet, commençait la bataille des Flandres.

D'abord l'avance au nord et à l'est d'Ypres dans le but de posséder les crêtes qui dominent le bassin de Roulers ; une armée française sous les ordres du général Anthoine coopère à l'opération ; elle agira vers la forêt d'Houthulst entre le front de Merckem à Langemarck.

Le 15 août, nouvelle bataille des Flandres.

Le 20 septembre, encore une nouvelle bataille, toujours sur ce front tant disputé ; l'ennemi est obligé d'abandonner ses lignes de défense ; l'armée britannique couronne les crêtes à l'est d'Ypres.

Le 4 octobre, la bataille reprend, acharnée, pour la possession des points importants de Zonnebeke, Beccelaere ; le 5 novembre, nos alliés enlèvent Paschendaele tandis que plus au nord l'armée française pénétrait dans la forêt d'Houthulst. A cette date le front franco-anglais décrit un vaste cercle qui forme hernie dans les lignes allemandes.

Plus au sud, vers Cambrai, une offensive hardie et rapide (20 novembre), menée par les troupes du général Byng, amenait les troupes britanniques à 3 kilomètres de ce grand centre ; l'ennemi réagit quelques jours après et regagnait un peu du terrain conquis (26 novembre).

Les pertes de l'ennemi ont été très sensibles sur ce front ; on est en droit de les estimer à plus de 45.000 tués, 170.000 blessés, 28.000 prisonniers.

Au sud du front de Belgique, des événements militaires de la plus haute importance se sont produits.

La bataille de la Somme menée par les alliés en 1916 a produit son effet ; l'ennemi a reculé et nous avons pénétré dans ses lignes. L'avance anglaise s'est continuée en 1917 et notamment sur l'Ancre ; en février, le recul allemand s'est manifesté. Dès lors on peut prévoir que l'ennemi n'attendra pas sur ses nouvelles positions l'attaque probable des alliés pour le printemps 1917 ; il reculera et s'établira sur un terrain étudié et préparé à l'avance, faisant le vide dans sa retraite et transformant en glaces le terrain abandonné.

Le 10 mars, l'armée anglaise du général Gough arrivait en vue de Bapaume. Le 15 mars, le repli allemand était décidé et les troupes du prince Ruprecht de Bavière se retiraient vers une nouvelle ligne, dénommée depuis : « ligne Hindenburg ».

Le repli allemand va s'accroître sur toute la partie entre Arras et l'Aisne ; l'avancée ennemie se transforme en une ligne droite qui part des environs d'Arras, passe devant Saint-Quentin et La Fère pour aboutir sur l'Aisne à l'est de Soissons.

Les attaques des armées alliées vont alors se multiplier pour ébranler la nouvelle ligne ennemie.

Au nord, sur le front britannique, la pression anglaise s'exercera à l'est de Bapaume sur toute la ligne de Quéant à Saint-Quentin ; au sud, l'armée française attaquera dans la partie comprise entre Soissons et Reims ; c'est l'assaut donné au chemin des Dames.

Une offensive de grande envergure est produite le 16 avril de Soissons à Craonne ; l'action se prolonge vers l'est, sur Berry-au-Bac et dans le massif de Moronvillers. Cette attaque, conduite avec beaucoup de fougue et d'audace, aurait pleinement réussi si certaines fausses nouvelles, propagées par des défaitistes, n'avaient exagéré les pertes du moment et arrêté l'offensive.

Le 3 et le 4 mai, une nouvelle bataille se livre sur le chemin des Dames et le plateau de Craonne.

Le 30 mai, attaque du massif de Moronvillers plus à l'est ; on cherche à tourner la défense allemande. L'ennemi contre-attaque sur le mont Cornillet.

Du 1<sup>er</sup> juin au mois d'octobre, des combats journaliers se livrent sur ce front pour la prise du fameux chemin des Dames qui domine toute la position intérieure des lignes ennemies ; enfin, le 23 octobre, une nouvelle offensive, conduite par la 6<sup>e</sup> armée, s'étend au nord de l'Aisne ; les divisions françaises occupent la Malmaison et la ligne des crêtes ; l'ennemi est obligé de se retirer derrière le canal de l'Aisne.

Durant cette période du 15 mars à fin octobre, les armées françaises ont livré sur cette partie du front 6 grandes batailles, 11 combats ; on peut estimer à plus de 52.000 ennemis tués, 220.000 blessés, 47.000 prisonniers. Les armées françaises avaient bien mérité de la patrie.

A signaler qu'au moment où nos troupes combattaient sur l'Aisne avec un acharnement digne de tous éloges, d'autres régiments français montaient à l'assaut des terrains de Verdun et reprenaient, le 20 août, une large bande du pays sur les deux rives de la Meuse. La cote 304, le Mort-Homme, la cote de l'Oie, sur la rive gauche ; Samogneux, Beaumont, Bezonvaux, sur la rive droite.



GENERAL SIR DOUGLAS HAIG

## FRONT D'ITALIE

Ce front doit être considéré comme le prolongement de la ligne de défense des alliés qui s'étend jusqu'à la Suisse ; le front italien fait partie du front occidental et par suite de l'unité d'action ; il rentre dans le système de défense du front ouest. Au commencement de 1917 il épousait à peu de chose près les contours de la frontière italienne ; vers l'est, sur l'Isonzo, les attaques de 1916 avaient permis de gagner sur la rive gauche du fleuve quelques bandes de terrain et la ville de Gorizia.

Le 15 mai, une attaque nouvelle portait les troupes du duc d'Aoste sur le plateau du Carso et leur faisait prendre pied en face de Doberdo ; les pertes autrichiennes avaient été sévères et la victoire italienne avait eu une grande répercussion dans tout le pays. Les armées autrichiennes essayaient bien de réagir et par des contre-attaques nombreuses, 29 mai, 3 juin, 5 juin, tâchaient de reprendre le terrain conquis. Leurs efforts stériles n'aboutissaient pas et, le 19 août, une nouvelle offensive sur tout le front de l'Isonzo par les armées de Cadorna procurait au pays une nouvelle victoire. La 2<sup>e</sup> armée italienne prenait pied sur le plateau de Bainsizza, tandis que la 3<sup>e</sup> s'avancait sur le Carso et menaçait la route de Trieste.

La situation semblait très brillante ; les efforts prodigués par la vaillante armée italienne avaient donné leurs fruits : l'Autriche était acculée et, ne pouvant à cette époque disposer de nouvelles réserves, la situation devenait grave pour les troupes impériales. C'est alors que le secours allemand fut demandé.

A la date d'octobre, les armées impériales (Allemagne et Autriche), pouvant recevoir des divisions prélevées sur le front russe où les opérations militaires s'étaient arrêtées, firent un grand effort sur le front italien. Une armée allemande, la XIV<sup>e</sup>, vint se former sur le front même de l'Isonzo, encadrée au nord par l'armée autrichienne von Krobatin, au sud par celle de Boroëvic. L'action commune fut organisée pour percer le front italien.

L'offensive militaire devait être favorisée par une campagne défaitiste qui avait été menée savamment dans tout le pays et dont les effets s'étaient propagés jusque dans l'armée du front.

Le 24 octobre, alors qu'on aurait dû prévoir cette offensive et tout au moins masser de nouvelles réserves sur le front menacé, l'armée allemande de von Bulow entra en action, franchissait l'Isonzo et, ne rencontrant que peu de résistance, dévalait dans la plaine d'Udine ; les armées autrichiennes appuyaient le mouvement.

Les armées italiennes durent battre précipitamment en retraite.

abandonnant leurs positions de l'Isonzo et laissant aux mains de l'ennemi de nombreux prisonniers et un puissant matériel d'artillerie.

Le Tagliamento fut franchi le 31 octobre par l'ennemi qui arriva sur les bords de la Piave le 15 novembre.

Les secours des alliés envoyés en hâte sur le front italien, et surtout le sentiment de l'honneur revenu aux troupes italiennes qui avaient faibli au début, arrêtaient sur la Piave l'avance ennemie. Du massif des Sette-Communi, près d'Asiago, à la Brenta et à la Piave, une nouvelle ligne de défense s'établissait qui aboutissait à l'Adriatique et s'appuyait aux marais de Saint-Dona di Piave, marais artificiels créés par la rupture des digues opérée par les Italiens.



GENERAL DIAZ

En décembre 1917 l'invasion est toujours contenue devant la Piave, et sur les contreforts des Alpes, entre Brenta et Piave : les armées alliées entrées dans la lutte ont apporté à la nation italienne le secours de leurs soldats.

## RUSSIE

### ET ROUMANIE

Le recul roumain a continué de s'accuser dès le début de 1917.

Au 6 janvier, l'armée roumaine, encadrée par des détachements russes, occupe la ligne du Sereth, de Foscani à Braïla.

Cette dernière ville est évacuée le 7 janvier.

Au nord, l'armée autrichienne de l'archiduc Joseph cherche vers Dona-Vatra à déborder les lignes roumaines (armée de von Arz et von Gérock) ; au sud, Mackensen qui dirige la IX<sup>e</sup> armée allemande, l'armée du Danube et une armée formée de Bulgares et de Turcs, s'efforce de percer vers Galatz ; c'est l'attaque aux deux ailes. Le front roumain résiste bien durant toute la première partie de l'année, mais les événements qui se préparent en Russie vont bouleverser tout le front oriental.

En mars 1917, la révolution russe, qui couvait sourdement, éclate avec furie ; le tsar est obligé d'abdiquer le 16 mars et un gouvernement provisoire, sous la présidence du prince Lwoff, est formé. Mais bientôt ce gouvernement est débordé par l'agitation populaire et par les Soviets.

Au 1<sup>er</sup> juillet, une dernière manifestation de loyalisme et de courage de l'armée russe se manifeste sur le front de Galicie. Le général Broussiloff produit une brusque offensive et enfonce le front autrichien ; son armée enlève les lignes de la Slota-Lippa et sa gauche, conduite par le général Letchisky, traverse le Dniester, s'empare de Stanislaw et s'avance jusqu'aux Carpates boisées ; dernier effort d'une armée qui méritait mieux que de périr par la désorganisation et la désunion intérieures. Une contre-attaque allemande vers Zborow arrête le succès éphémère des Russes (19 juillet). Le centre russe est enfoncé et toute la retraite s'impose dans l'armée Broussiloff qui regagne ses lignes primitives. Dès lors, les progrès intérieurs de la révolution russe s'accroissent, l'armée reçoit les contre-coups de ces événements qui bouleversent tout le pays. La désertion se mêle à l'indiscipline et l'on voit de longues files de soldats quittant le front pour aller à l'intérieur rejoindre leur pays d'origine.

L'ennemi sait profiter du moment ; au 3 septembre il pousse au nord une offensive sur Riga, traverse sans coup férir la Dwina et envahit la Livonie. La VIII<sup>e</sup> armée allemande, von Eichorn, s'avance jusqu'à Wenden, sur l'Aa. Plus tard, une expédition maritime s'opère dans le golfe de Riga. Le 12 octobre, un débarquement a lieu dans l'île d'Ësel et les Allemands se rendent maîtres d'Ësel, de Mohn et de Dago.

Mais la menace ennemie était encore moins dangereuse pour la grande Russie que la révolution intérieure.

Aux révolutionnaires patriotes qui semblaient ne vouloir que demander un changement de régime politique succédaient bientôt des anarchistes, puis des traîtres et des vendus. Le gouvernement de Kerensky était débordé ; Lénine et Trotsky formaient un comité révolutionnaire.

Les maximalistes, ils s'intitulent ainsi, proposent un armistice et bientôt demandent une paix séparée. L'ennemi, prudent, hésite d'abord à traiter avec un semblant de gouvernement, mais se rendant vite compte qu'il pourra imposer ses volontés à ces fantoches et amener la fin de la guerre, il fixe Brest-Litovsk comme le lieu de la réunion où seront traitées les questions de paix séparée avec la Russie.

Les délégués russes se rendent à l'invitation en décembre et, de concert avec les plénipotentiaires allemands et autrichiens, ils réalisent l'acte de trahison.

Quand on voit un magnifique pays comme la Russie, une nation si puissante et si pleine de ressources, un peuple dont les sentiments élevés



GENERAL GUILLAUMAT

et la compréhension du devoir en imposaient à l'adversaire lui-même, se trouver annihilé en quelques mois par une révolution brutale, on reste saisi d'épouvante en songeant à toutes les conséquences qui résulteront de cet événement pour la liberté même du peuple russe.

## FRONT D'EXTRÊME-ORIENT

Rien de bien particulier à signaler sur le front de Salonique durant l'année 1917. Les armées alliées se maintiennent sur leurs positions ;

aucune offensive sérieuse de part et d'autre. Si vers l'ouest, du côté de Monastir, nos troupes tendent à se relier à la côte Adriatique et à donner la main aux détachements italiens qui de Vallona se sont dirigés vers le lac Prespa, ces mouvements ne donnent lieu à aucune rencontre importante. A la fin de décembre le général Sarrail, commandant en chef de l'armée d'Orient, était remplacé par le général Guillaumat.



GENERAL FAYOLLE

En Mésopotamie, par contre, les opérations militaires ont été plus actives et les résultats atteints très brillants. Tout d'abord la nouvelle armée britannique formée et placée sous les ordres du général Maude cherche à effacer la douloureuse capitulation de la précédente (armée du général Townshend). En février, les colonnes expéditionnaires britanniques s'avancent vers le nord et viennent entourer la place de Kut-el-Amara de triste mémoire. Le 24 février, l'armée turque assiégée dans la place est obligée de quitter le pays et de se retirer plus au nord en remontant le Tigre. L'armée Maude la poursuit, lui livre bataille et la rejette sur Bagdad où elle entre le 11 mars. Continuant sa marche vers le nord, l'armée britannique s'étend vers la Diala et couvre, à plus de 50 kilomètres, la ville de Bagdad qu'elle transforme et se sert d'elle comme le point d'appui de sa nouvelle campagne en Mésopotamie.

En Syrie, l'avance britannique a été également très brillante. Partie des environs de Port-Saïd et suivant la côte, l'armée du général Allenby attaque, le 2 novembre, la place de Gaza dont elle s'empare. S'élevant le long de la côte et s'appuyant à la mer, elle marche sur Jaffa où elle entre le 17 novembre.

Tandis que son aile gauche garde le contact de la côte, son aile droite pénètre dans l'intérieur des terres et contourne au sud et à l'est le massif montagneux d'Hébron. Le 11 décembre, les alliés entrent à Jérusalem, occupant la ville sainte sans qu'aucun combat ne soit venu souiller les lieux objets de la vénération du monde catholique. L'ennemi était refoulé, au nord, sur le Jourdain et la Palestine se trouvait occupée par les détachements de toutes les troupes alliées.

## L'INTERVENTION AMÉRICAINE

L'événement le plus considérable dans les affaires militaires en 1917 a été la participation des Etats-Unis d'Amérique à la guerre européenne. La grande république est entrée dans l'action à côté des nations de l'Entente.

Dès le 19 décembre 1916 le président Wilson faisait paraître une note demandant aux belligérants « leurs buts de guerre ».

Seules les nations de l'Entente répondirent franchement à l'appel du président américain (12 janvier 1917). Elles faisaient connaître au monde entier qu'elles luttèrent pour obtenir une paix qui n'était pas possible en ce moment vu la mentalité des empires centraux ; le but qu'elles se proposaient était avant tout « à la cause de la civilisation ».

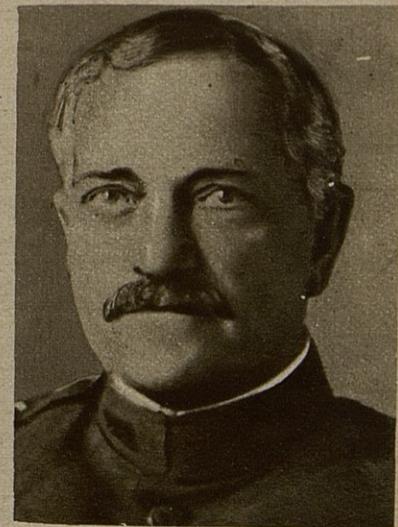
L'Allemagne répondit par une guerre sous-marine à outrance à la proposition Wilson et, dès le 1<sup>er</sup> février 1917, les torpilles commencèrent.

La rupture diplomatique des Etats-Unis s'ensuivit le 4 février et un message du président Wilson au Congrès américain dévoilait les procédés inadmissibles des empires centraux.

La guerre fut votée le 5 avril par le Sénat américain contre l'Allemagne ; la déclaration officielle de guerre date du 6 avril à 15 heures.

La levée générale d'une armée de deux millions d'hommes fut décrétée ; le vote d'un budget de guerre de trente-cinq milliards fut acquis et des premiers détachements de l'armée américaine, sous la conduite du général Pershing, furent envoyés en France.

Chaque jour s'accroît le nombre des soldats américains débarqués sur le sol français ; il n'est pas permis d'en donner le chiffre exact ; nous pouvons dire que ce chiffre sera doublé au printemps.



GENERAL PERSHING

## SCÈNES DE LA RÉVOLUTION A PETROGRAD

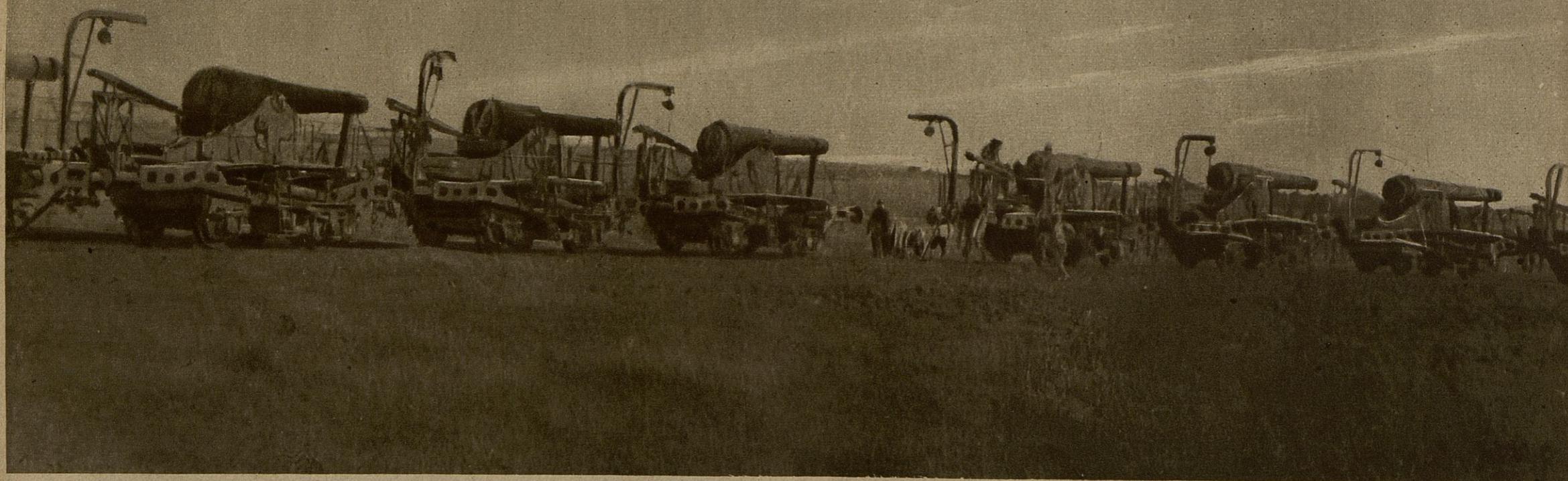


*Sur ces camions automobiles s'enfuyaient plusieurs des fidèles de Kerensky, lorsqu'une auto blindée maximaliste leur barrant la route les obligea à rebrousser chemin.*



*Ces photographies, prises à Petrograd au cours des récentes journées révolutionnaires, fixent quelques-uns des mille incidents dont la voie publique est devenue le théâtre. Dans le médaillon on voit Léon Trotzky adresser au peuple, en pleine rue, un discours enflammé. En bas, un soldat maximaliste, blessé au cours d'une rencontre avec la troupe régulière, est amené par ses camarades à un poste où ils savent qu'on lui donnera des soins.*

# PIÈCES D'ARTILLERIE LOURDE EN POSITION DE TIR



*Si la grande offensive allemande, annoncée à grand fracas par tous les journaux boches, se produit contre le front franco-britannique, elle ne prendra au dépourvu ni nos alliés ni notre commandement. Les précautions nécessaires sont en voie d'exécution et l'ennemi ne pourra plus compter sur la supériorité de son artillerie lourde. Les armées britanniques sont abondamment pourvues de gros canons; elles savent s'en servir. Dans le médaillon, nous donnons une photographie d'howitzers de 190 mis à la disposition des Australiens. Notre artillerie lourde, ainsi que le montre la photographie du bas de la page, ne le cède en rien à celle de nos alliés*

## LA NEIGE EN HAUTE-ALSACE



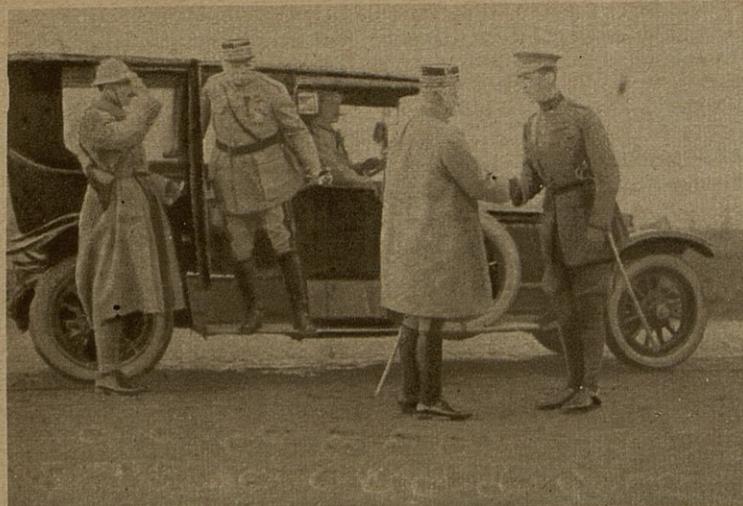
*Depuis quelques jours la neige est tombée en abondance sur quelques points du front, notamment en Haute-Alsace où nos lignes escaladent les sommets à travers les forêts de sapins occupées par nos intrépides chasseurs alpins. C'est quand la température est inclemente, par la pluie, la neige, le brouillard, qu'ils déploient le plus de vigilance, parce que l'ennemi pourrait en profiter pour tâcher de les surprendre ; comme les trois que voici, ils sont toujours prêts à toute éventualité.*

## CONSTRUCTION D'UN PONT PENDANT LA NUIT



*En beaucoup d'endroits près du front, et même à portée du canon de l'ennemi, on travaille jour et nuit soit pour réparer des dommages commis par les Boches, soit pour exécuter certains travaux urgents. Cette curieuse photographie a été prise de nuit au bord d'une rivière sur laquelle on construit un pont. Au fond se voient, éclairés par un puissant projecteur qui se trouve dans la photographie au premier plan, à gauche, les échafaudages sur lesquels travaillent les ouvriers.*

# LE GÉNÉRAL PÉTAÏN DÉCORE LE GÉNÉRAL DE CEUNINCK



Le général Pétain a remis au général de Ceuninck, ministre de la guerre belge, la plaque de grand-croix de la Légion d'honneur. Voici le roi Albert recevant notre généralissime, et celui-ci épinglant la plaque sur la poitrine du dignitaire.

## SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE-ROUMANIE. — A Brest-Litowsk ont commencé, le 16 décembre, entre bolcheviks et délégués des empires centraux, les négociations pour la conclusion de la paix. Le 26 on annonce que les gouvernements ennemis ont fait connaître leur réponse aux propositions russes. Cette réponse n'était pas alors rendue publique ; on supposait que ces propositions bolcheviks ne pouvaient pas être acceptées *in extenso* par les Austro-Allemands, parce que pour la plupart elles portent atteinte au principe impérialiste qui régit toute leur politique. La Russie est toujours en effervescence : les tendances séparatistes s'accroissent de toutes parts ; la plus remarquable est celle de l'Ukraine, où domine toujours le général Kaledine auquel continuent à se rallier les troupes et les généraux restés fidèles aux engagements de la Russie, et qui ne semble pas disposé à accepter telle quelle la paix machinée par les bolcheviks. On parle d'un accord entre les personnalités dirigeantes du mouvement ukrainien et le gouvernement roumain ; les troupes roumaines coopéreraient avec celles de Kaledine à la résis-

tance aux bolcheviks et, s'il en est besoin, aux Austro-Allemands.

MACÉDOINE. — De petits combats, heureux pour nos alliés ou pour nous, ont eu lieu çà et là du 10 au 24 décembre. Le mauvais temps a empêché toute opération de quelque importance. Dans la boucle de la Cerna il y a eu, le 13, plusieurs attaques contre nos lignes, après préparation d'artillerie et toutes ont échoué ; c'est dans ce secteur que l'artillerie reste la plus active. A la date du 19 on signalait que les Russes qui sont sur ce front se battent toujours bravement ; ils venaient de disperser de fortes reconnaissances. Ce même jour, les Anglais avaient réussi un coup de main et capturé des prisonniers. Le 23, en Albanie méridionale, près de Devali, nos troupes ont fait prisonnier l'effectif de deux reconnaissances ennemies, soit au total cent cinquante hommes. Le 22 décembre est arrivé à Salonique le général Guillaumat qui remplacera le général Sarrail à la tête des armées alliées en Orient.

Le général Guillaumat, pour prendre ce poste éminent, quitte le commandement de l'armée de Verdun qu'il a brillamment exercé. On le verra certainement déployer en Macédoine les hautes qualités dont il a donné la mesure sur la Somme et sur la Meuse.



La 9<sup>e</sup> coupe de Noël a été gagnée par le soldat Meister qui a traversé la Seine à la nage en 2 m. 35 s. Voici les concurrents : Mathias, Kimbourg, Hetzfeld, Demange, Hameau, Meister, Davanel, Lelandais.

## LISTE DES ÉTABLISSEMENTS CINÉMATOGRAPHIQUES

passant le film du Roman-Cinéma édité par L'AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE et publié par "LE PAYS DE FRANCE"

# SUZY L'AMÉRICAINNE,

par GEORGES LE FAURE  
auquel est adapté le  
GRAND CONCOURS

# AVEZ-VOUS COMPRIS ?

### PARIS

Alésia-Beaumont, 114, rue d'Alésia ;  
Brasserie Rochechouart, 66, rue Rochechouart ;  
Casino de la Nation, 2, avenue de Taillebourg ;  
Cinéma Charonne, 70, rue de Charonne ;  
Ciné-Majic, 22, avenue de la Motte-Picquet ;  
Cinéma des Mille Colonnes, 20, rue de la Gaité ;  
Casino du XIII<sup>e</sup>, 190, avenue de Choisy ;  
Cinéma du Panthéon, 13, rue Victor-Cousin ;  
Cinéma Myrha, 11, rue Myrha ;  
Cinéma des Bosquets, 60, rue Domrémy ;  
Eden, 34, avenue Jean-Jaurès ;  
Excelsior-Cinéma, 105, avenue de la République ;  
Family-Cinéma, 81, rue d'Avron ;  
Idéal-Cinéma, rue d'Alésia ;  
La Villette-Cinéma, 7, rue de Flandre ;  
Majestic-Cinéma, 33, boulevard du Temple ;  
Moderne-Cinéma, 4 bis, rue Henri-Chevreau ;  
Orléans-Palace, 102, boulevard Jourdan ;  
Paris-Ciné, 56, avenue de Saint-Ouen ;

Parisiana, boulevard Poissonnière ;  
Raspail-Palace, 91, boulevard Raspail ;  
Royal-Cinéma, 11, boulevard du Port-Royal ;  
Ternes-Palace, 7, rue Demours.

### BANLIEUE

BÉCON-LES-BRUYÈRES. — Bécon-Palace.  
BILANCOURT. — Alhambra, rue du Dôme.  
BOULOGNE-SUR-SEINE. — Cinéma, 71, boulevard de Strasbourg.  
CORBEIL. — Casino de Corbeil, 2, rue Feray.  
LEVALLOIS. — Grand Cinéma Levallois, 2 bis, rue du Marché.  
POISSY. — Théâtre de Poissy.  
SAINT-DENIS. — Casino de Saint-Denis, 73, rue de la République.  
SAINT-MANDÉ. — Cinéma Alsace-Lorraine, rue d'Alsace-Lorraine.  
SEVRES. — Ciné-Palace.  
VINCENNES. — Vincennes-Palace, 30, rue de Paris.  
VITRY-SUR-SEINE. — Kursaal Vitry.

### DÉPARTEMENTS

AMIENS. — Select-Cinéma.  
ANGOULÈME. — Royal-Cinéma Gaumont.  
BORDEAUX. — Cinéma Pathé, Cinéma Ares Judaïque, Cinéma Mondain Idéal-Cinéma.  
BREST. — Cinéma Saint-Martin.  
CALAIS. — Crystal-Palace.  
CHALON. — Excelsior.  
CHARTRES. — Alhambra.  
COMPIÈGNE. — Olympia.  
DIEPPE. — Théâtre Municipal.  
DIJON. — Darcy-Palace.  
LE CREUSOT. — Eden-Cinéma.  
LE HAVRE. — Kursaal.  
LE TREPONT. — Cinéma.  
LONS-LE-SAUNIER. — Eden Cinéma.  
LYON. — Gloria-Cinéma, Bellecour.  
MONTAUBAN. — Cinéma Pathé.  
NANTES. — Cinéma-Palace.  
PAU. — Cinéma Pathé.  
ROUEN. — Cinéma Innovation.  
SAINT-ÉTIENNE. — Royal-Cinéma, Family-Cinéma.  
TROYES-SAINTE-SABINE. — Olympia.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 fr. au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 167 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 41 et intitulé : « Le roi des Belges salue les drapeaux des troupes françaises. » Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

PRIME A NOS LECTEURS

## AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Voir conditions dans l'annonce page IV.

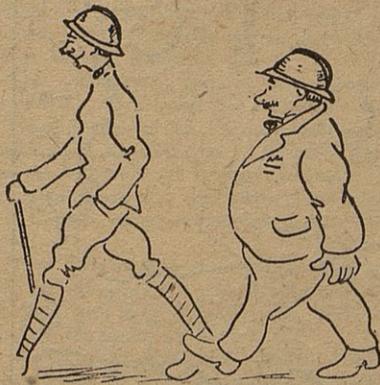
Valeur : 25 Francs

POUR 4<sup>fr.</sup> 95

# LES PETITS MÉTIERS DE LA TRANCHÉE

Monsieur Papet, reporter, a obtenu l'autorisation d'aller faire une visite au front. Ce n'est pas une distraction qu'il a choisie entre cent. Non. C'est le devoir professionnel qui lui a commandé cette périlleuse excursion.

En descendant du train, à X..., il a trouvé une confortable limousine, et un officier obligeant, plein de courtoisie.



— Suivez-moi, dit Alcide Sainfoin à M. Papet.

— Monsieur, lui a dit l'officier, je vais vous emmener en première ligne. Je sais bien que vous n'auriez pas hésité à gagner les tranchées même au milieu d'une offensive, et que vous auriez volontiers couru les risques des bombardements et des attaques. Mais vous venez pour étudier la vie de nos poilus dans ce qu'elle a de plus pittoresque. Il est donc préférable que vous puissiez observer un secteur calme. Et je vous donnerai le meilleur guide qui soit : Alcide Sainfoin, parisien pur sang, bavard, débrouillard, bon camarade et bon soldat.

Monsieur Papet s'est déclaré ravi d'avoir pour guide un homme aussi précieux qu'Alcide Sainfoin. Ayant recouvert son chef d'un casque oscillant, il a été confié au dit Alcide, et parcourt avec lui les tranchées du secteur... Il fait beau. Le ciel, d'un bleu pur et charmant, est çà et là traversé par un avion qu'encadrent, rondes et blanches, les fumées des shrapnells.

— « J'vas pas vous faire voir, dit Alcide, ceuss qui n'font que de recevoir les marmites ou d'aller aux attaques, ni les mitrailleurs, ni les grenadiers. Tout le monde connaît ça. Si vous en parliez encore dans votre canard, ça serait du rabâchage. Non, j'vas vous montrer quéqu'chose de plus intéressant : les petits métiers de la tranchée.

» Tenez, zyeutez ce bonhomme-là. Il a un filon : il fait des cannes. Y en a pour tous les goûts, des paysannes, toutes simples, avec l'écorce, des chics passées au vernis Martin, des autres qu'ont la poignée sculptée : ça représente une tête de chien, de canard ou d'un autre animal — mais pas une tête de Boche, parce qu'on s'piquerait la paume avec la pointe du casque.



— Panoplies pacifiques des poilus.

» Y en a d'autres encore qu'on dirait un serpent tout autour, enroulé comme de la vigne autour d'un pommier. On obtient ça par l'astuce : y a qu'à choisir une jeune pousse bien droite, on enroule un fil de fer ; le bois pousse, et quand c'est devenu assez grand pour faire une canne, on retire le fil de fer. Alors, ça fait épatant. Vous saisissez ? » A ce moment, M. Papet et Alcide croisèrent un grand diable qui portait sous le bras un fort gourdin.

— « Arrête-toi, dit Alcide, que je te présente à ce brave homme qui vient nous faire une petite visite : Jérôme Saturnin, la terreur des rats. Ce copain qu'est là, il zigouille les sales bêtes qui nous cavalent la nuit sur le citron : les rats, presque aussi embêtants que les poux.

» C'est un type patient, un Peau-Rouge. Quand il a découvert un trou, il se met à l'affût et il guette jusqu'à ce que le bestiole sorte. Alors, il lui flanque un bon coup de matraque sur la tête, et v'lan ! elle est cramsée. Croyez pas qu'il fait ça par bonté d'âme. Il pratique l'écorçage, et il revend les peaux à un camaro. »

— « Pourquoi faire qu'il revend les peaux au camaro ? »

— « Pour que celui-ci en fasse des porte-monnaies. Dame, on peut pas tout savoir. Jérôme a le chic pour descendre les petites bêtes, mais il saurait pas y faire pour les transformer en portefeuille.

» Tandis que l'copain, c'est son métier, ça lui est facile. Il commence par tanner les peaux, puis il les découpe, puis il les coud. Il y met des boutons-pression pour que ça ferme, et des fioritures en couvercle de boîte à sardine pour que ça fasse plus riche. Ça lui rapporte de bonnes journées, allez ! »

Alcide remorqua M. Papet pendant une cinquantaine de mètres. Le boyau, creusé dans l'argile et frappé par un soleil splendide, était d'un jaune éclatant. Le parapet ouvrait çà et là ses créneaux, invitées à la vigilance. Et des caisses de grenades, terribles et familières, barraient

tranquillement le passage en attendant d'aller éclater chez les Boches.

— « Maintenant, fit Alcide, je vais vous mener chez un bonhomme qui se fait dans les dix francs par semaine : un as, quoi ! C'est tout jeune : classe 1915. Ça l'empêche pas d'être futé et de connaître son bisness. Tournez à droite, ousque ça s'élargit. Tenez, vous le voyez ? Il est là, pénard, en train de faire la poire d'un copain.

» Imaginez-vous que c'est un gosse qui a étudié aux Beaux-Arts.

L'avait envie d'salir du papier et de la toile : tout le monde peut pas être député. Alors, il profite de ça pour portraitiser les camaros. Il fait payer la bobine trente sous pour les gens chics, et dix ronds pour les miteux. Naturellement, il ne travaille que les jours où y a pas de bombardement — pasqu'il est forcé de buriner en plein air, à cause de la lumière. Dans les gourbis, y a que de la bougie ; ça lui suffit pas. Voulez-vous-t-y qu'y vous fasse la cafetière ? Ça lui arrive pas souvent de dessiner une tirelire de civil !

» Non ? Vous s'avez pas le temps ? Ça sera pour une autre fois.

C'est dommage. V's'auriez envoyé ça à votre femme. Elle aurait été épatée de vous voir avec un casque sur l'caillou ! Au besoin, on vous aurait prêté un flingue et une capote...

» Y a un aut' dessinateur pas bien loin. Mais lui, il est terrible-torial, avec une barbe qui n'en finit pas. C'est c'qu'on appelle un humorisse, paraît. Il fait des dessins à la blague dans les journaux rigolos : v' s'avez de grosses bonnes femmes avec un p'tit chignon, et des types qu'a les doigts de pied en éventail. Çui-là, il chaparde toutes les planches qu'il peut trouver, il dessine des poilus et des petites femmes dessus, il les découpe avec une mignonne tite scie, et il les peint avec une espèce de ripolin. Il appelle ça des silhouettes ; ça serait plutôt des bonshommes en bois ; mais faut pas le contrarier.



— Souris pas com' ça, ou j'vais fair' la Joconde !

» L'autre jour, l'en a vendu une dizaine au colonel, qui f'sait un tour dans les tranchées. Il voulait les donner gratis, le frère. Mais le colo, qu'est un bon bougre, a pas marché. Tu sais pas combien qu'y a flanqué, pour ses bonshommes en bois ? — oh ! pardon, v'là que j'vous tutoie ! — vous savez pas combien qu'il y a donné ? Cent balles ! Mince ! j'voudrais bien qu'il m'apprenne son métier. Je m'sens des dispositions pour récolter la galette... Moi, pardi ! je m'figurais qu'il vendait ça dans les quatre à cinq ronds !

» Dans la cagna vous apercevez en face de vous, à côté du bureau du doublard — c'est bath, el' bureau ? ç'a reçu une marmite avant-hier ! — y a un type qu'est rond de cuir dans le civil. Ça m'irait pas d'être assis toute la journée. Mais il dit qu'ça l'intéresse, et pis surtout qu'il aura une retraite quand qu'il sera vieux. Je me demande un peu à quoi que ça l'avancera d'avoir du pognon quand il pourra plus en profiter ! Enfin !... c'copain-là, donc, il a essayé de fabriquer des bagues ; il a jamais pu y arriver. Il s'octroyait des coups de lime dans les mains, qu'ça en faisait pitié. Alors, comme il se rasait à trois francs de l'heure, il a trouvé une occupation : il griffonne des babillards pour ceux qui savent



— La silhouette en bois découpé.

pas écrire. Vous comprenez pas ? Il fait les lettres à leur place. Evidemment, tous les poilus savent écrire, mais la plupart, ils n'ont pas l'habitude de ça. Ça les gêne. Quand ils ont mis trois mots sur une carte postale, ils trouvent pus rien. Lui, ah ! Monsieur, il fait des phrases épatantes. C'est lui qui écrit toutes les semaines à ma petite amie. Si vous saviez ce qu'il y dit, comme gentillesses ! J'en suis-t'ému moi-même. Il donne aussi des conseils pour nos affaires à Panam. C'est grâce à lui que maman, elle a pu toucher l'allocation militaire. Vous parlez si j'étais heureux. J'ai voulu lui refiler quarante sous pour la peine — ça valait bien ça ! — il n'a pas marché ! C'frangin-là, il veut rien accepter. Il dit comme ça qu'il rend service pour le plaisir. C'est gentil, s'pas ?

» Enfin, le plus beau, l'phénomène, le v'là. Regardez-le tout doucement, sans faire de bruit ; il serait capable de s'esquiver. C't un vicomte, ma chère. L'a un château, et des flopees de cousins. Y va à la chasse tous les dimanches, quand y a pas la guerre, et il a deux vestons de rechange, au moins. Un de la haute !

» Vous réluquez c'qu'il fait ? De la tapisserie ! C'est pas ordinaire ! Il raconte que c'est la douairière qui lui a appris. On n'a pas idée d'une chose pareille. Quand il aura fini c't ouvrage-là, il recommencera quéqu'chose d'un aut' genre : au crochet, ou bien de la broderie. Il n'est pas fixé. Enfin, qu'est-ce que vous voulez, ça ne fait de mal à personne, hien ?

» Il faut bien s'créer des occupations.

» Vous comprenez, la guerre aurait duré seulement trois mois qu'on aurait pas eu l'temps d'en inventer. Mais v'là déjà plus de trois ans qu'on se cogne, et comme ça peut pas pêter tout l'temps, faut bien se distraire !

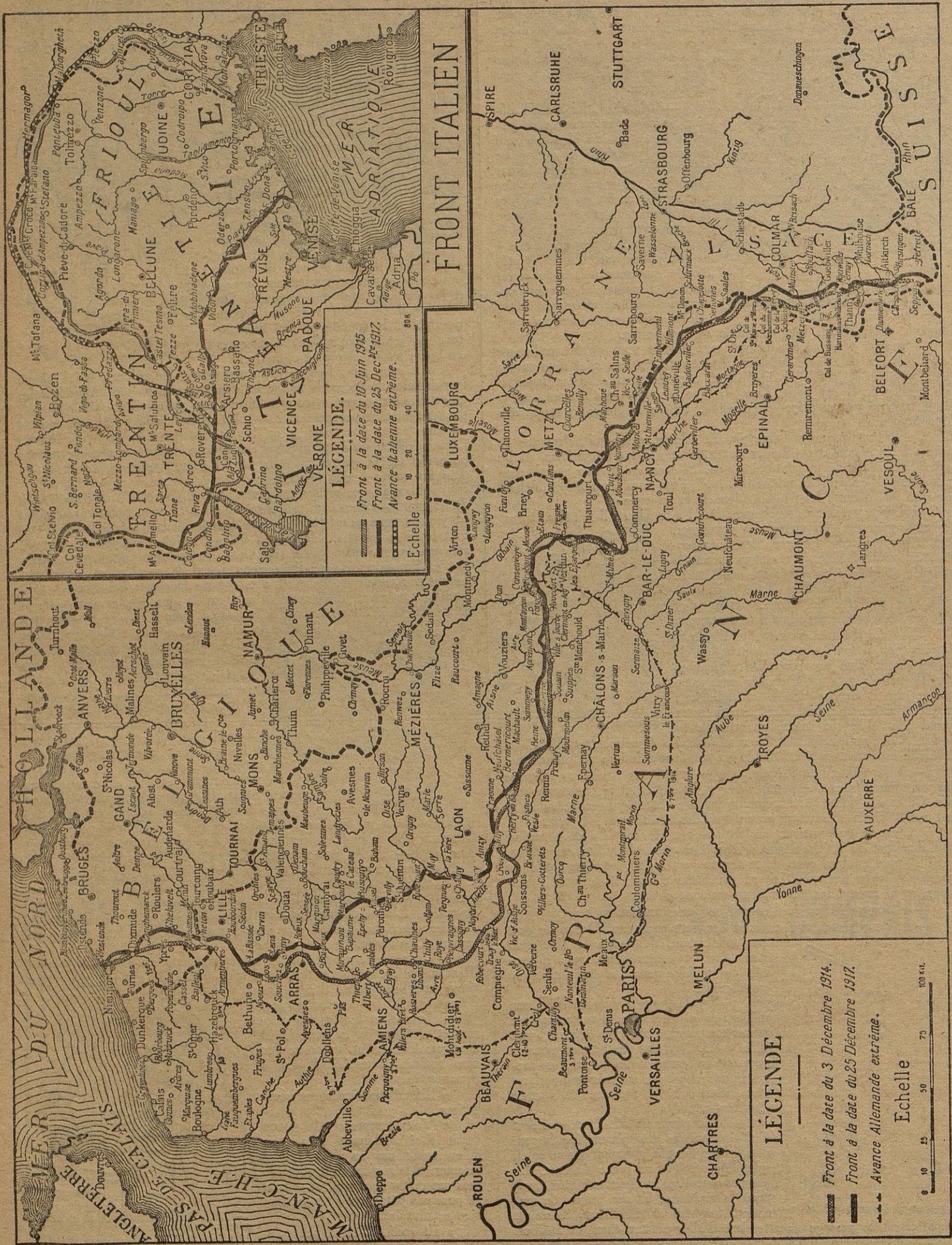
» Et voilà. C'est à peu près tout. Je vas vous ramener, pasque ça va être bientôt l'heure où ils donnent un coup de mitrailleuse, en face, et comme vous n'avez pas l'habitude, vous vous feriez ramasser. Qu'est-ce qu'elle dirait, votre légitime ?

» Au r'voir, M'sieu. Bien l'bonjour à l'arrière. Et si des fois qu'vous auriez un bidon d'pinard qui vous gênait l'...



— Dis-y que j'pense à elle et qu'elle m'envoie des sardines...

# LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

pas gens à mettre ces menaces à exécution... L'Arbi, cependant, n'avait pas rejoint les officiers : une fois qu'il avait vu son adversaire en bonnes mains, obéissant à son instinct, il s'était lancé sur une trace que son œil subtil avait relevée sur le sable...

Nettement imprimée, se voyait une empreinte de botte aux lourds éperons, botte qui ne pouvait appartenir qu'à celui qu'il venait de surprendre, embusqué aux environs du camp... sûrement, un espion de ce gremlin de Pancho Lopez !...

Peut-être ces traces le mèneraient-elles à l'endroit où se tenait l'ennemi !...

Qui sait même, jusqu'au lieu où miss Captain avait été mise à l'abri des recherches de ses amis.

Courbé vers le sol, l'ancien légionnaire marchait toujours, se souciant peu de s'écarter du camp plus que ne le permettait la plus élémentaire prudence.

La prudence !... une particulière avec laquelle, à la Légion, on a peu coutume d'entretenir des relations.

Tout à coup, une exclamation de surprise et de joie lui échappa ; un cheval venait de lui apparaître, paissant, la bride sur le cou, dans une dépression de terrain...

Il s'approcha doucement, flattant l'animal qui se laissait faire et remarqua que ses flancs se zébraient de déchirures sanglantes, toutes fraîches, dues à la molette des éperons...

Sans nul doute, c'était là la monture de l'espion qu'il venait de capturer...

Un moment, l'Arbi se demanda s'il n'allait pas sauter en selle pour rejoindre plus rapidement le détachement de Wickley.

Mais il réfléchit qu'il aurait tort, — du moment que les événements paraissaient prendre un tour heureux, — de ne pas profiter de cette chance et il résolut de poursuivre l'aventure...

Prenant donc la bête par la bride, il se mit à marcher, continuant de suivre la piste qu'avaient imprimée sur le sable ses quatre pieds.

Longtemps ainsi il chemina en dépit de son épuisement, soutenu par une énergie magnifique.

Mais une telle endurance devait avoir sa récompense : soudain, il distingua un lambeau d'étoffe auprès d'une flèche nettement tracée et dont la pointe était dirigée vers l'ouest.

Haletant, il poussa un cri de joie en reconnaissant le petit mouchoir aux couleurs de l'Union qui lui avait servi à panser la blessure de Suzy...

Aucun doute n'était possible : cette flèche, miss Captain l'avait tracée pour indiquer dans quelle direction l'emmenaient ses ravisseurs... et de peur que ses amis eussent la moindre hésitation sur ce point, la prisonnière avait pris soin de signer cette indication en enfouissant ce mouchoir que l'Arbi connaissait bien...

Ah ! cette fois, il retrouvait, à ne s'y pas tromper, l'ingéniosité de miss Captain !

Comme il se réjouissait d'avoir éventé le truc du billet signé d'elle sous la menace et glissé par ses ravisseurs entre les doigts de la pauvre Paquilla.

Ce n'était pas à Los Amanos qu'il fallait aller chercher la prisonnière, mais juste dans la direction opposée...

D'un bond, cette fois, l'Arbi fut en selle et s'élança par la solitude qu'il venait, si lentement et si péniblement, de parcourir durant des heures...

Mais il était dit que sa ténacité n'en avait pas fini avec les obstacles qu'un mauvais génie s'acharnait à semer sur sa route.

Tout à coup, sa monture, glissant des quatre pieds, s'abattit, entraînant sur une pente abrupte son cavalier ; celui-ci, heureusement, sans perdre la tête, réussit à se dégager des étriers et à quitter la selle...

Sans sa présence d'esprit et son agilité, l'ancien légionnaire eût été écrasé par le poids de la bête.

Quand il se releva, certes, il se sentit mal en point ; mais le sentiment de sa responsabilité galvanisa son énergie et il prit sa course : par bonheur, l'accident s'était produit à peu de distance du camp et, soutenu par son ardent désir de sauver miss Morton, il réussit à rejoindre assez rapidement ses amis.

— Mon commandant... mon commandant... bégaya-t-il, le souffle coupé par la course qu'il venait de fournir...

Sans pouvoir parler, il agitait triomphalement le petit mouchoir que Wickley et Rutledge examinaient avec une âpre curiosité...

Leur instinct leur disait bien que le brave garçon apportait des nouvelles... des nouvelles intéressantes Suzy... mais lesouelles ?

— Parle... parle donc !... suppliait le lieutenant.

En quelques phrases hachées, l'Arbi conta alors ce qui lui était arrivé et la surprenante découverte qu'il avait faite au milieu du désert...

— Mon commandant, je pars, déclara Rutledge, en proie à une extraordinaire émotion, rien ni personne ne peut m'empêcher d'aller au secours de la femme que j'aime !...

Et à l'Arbi :

— Tu m'accompagnes ?... A nous deux, s'il plaît à Dieu, nous la délivrerons !...

Déjà, il était sur le seuil.

— Et l'ordre, objecta Wickley, l'ordre de Washington qui nous interdit toute avance !...

— Comment ! s'écria le jeune homme en sautant en selle, parce qu'un officier américain va arracher une compatriote aux mains de bandits, le gouvernement de l'Union se trouverait compromis ! Allons donc !... mon commandant !... Ayons de l'ordre reçu et de la défense faite une interprétation plus large !... D'ailleurs, votre détachement fait halte, moi seul vais en avant !... Et nulle puissance au monde ne pourrait m'en empêcher ! Et puis, réfléchissez, Pancho Lopez n'est pas le Mexique et le colonel prussien von Glockau n'a aucune qualité pour parler au nom du gouvernement de Mexico.

— Sans compter, ajouta l'Arbi, que j'ai un vieux compte à régler avec lui et que je ne serais pas fâché d'arracher de cette face de boche le masque qu'il s'y est collé !

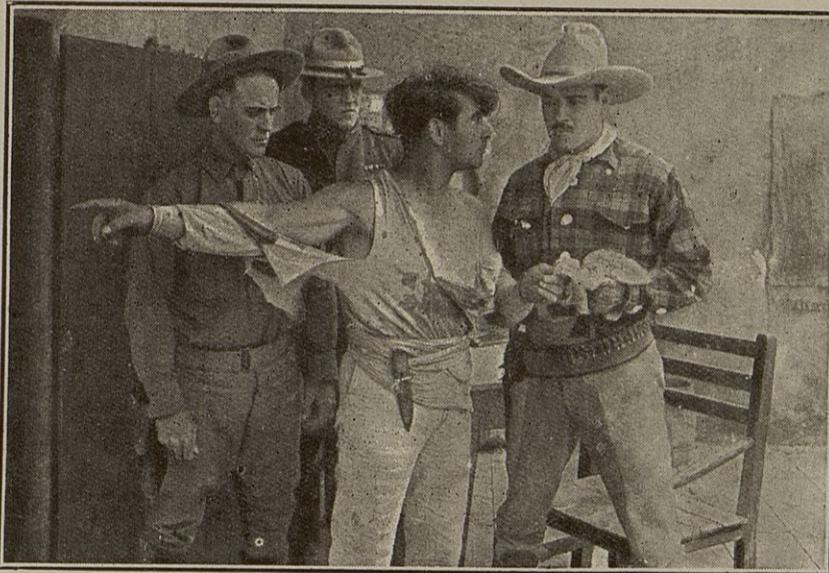
Rutledge, déjà en selle, poussa son cheval, criant à Wickley :

— Si nous ne sommes pas de retour au coucher du soleil, c'est que l'Arbi et moi nous serons morts !...

## XV

### LE DEVOIR, D'ABORD !

Le ranch di Cristo, que les révolutionnaires avaient choisi comme quartier général, était une aggloméra-



tion de sordides constructions situées en l'endroit le plus abrupte et le plus désert de la montagne.

A l'abri de toute surprise, il constituait de ce chef un admirable centre de concentration pour les armes et les munitions mises par l'Allemagne à la disposition de ses agents.

Il ne suffisait pas, en effet, que ceux-ci, par leurs mensonges et leurs calomnies, réussissent à duper la naïveté des hommes politiques du Mexique, il fallait encore leur forcer la main en les mettant en présence d'un mouvement révolutionnaire existant, prêt à la lutte et constituant une manifestation belliqueuse contre les Etats-Unis.

En taillant des croupières — pour employer une expression populaire — au président Wilson, le Mexique l'empêcherait de mettre de trop près son nez dans les affaires de l'Europe.

Et ainsi serait joué le tour prémédité par le comte Bernsdorff.

Dès leur arrivée, — les premières dispositions militaires prises, — Pancho Lopez et Manuel avaient conféré, ou plutôt tenté de conférer sur ce qu'il convenait de faire relativement au corps expéditionnaire du général Carrington.

Mais, avant toutes choses, un point restait à régler entre les deux hommes et, sur ce point, Manuel déclara qu'il convenait de s'expliquer sans tarder...

— En cours de route, déclara-t-il sans ambage, j'ai bien voulu ne pas insister ; mais il est indispensable que maintenant nous tranchions la question : il s'agit de ma femme que vous maintenez enfermée, avec une sentinelle à sa porte... Je ne saurais supporter de me voir interdire, à moi son mari, tout accès auprès d'elle...

— Pour une première fois, lieutenant Moralès, répliqua froidement Pancho, je veux bien excuser cet écart de langage ; mais n'y revenez pas ; vous semblez oublier que je suis et quel est mon grade !

— C'est que vous oubliez, s'exclama Manuel qui ne se contenait plus, que je parle de celle qui porte mon nom et que mes droits...

Qu'ai-je à m'embarasser de vos droits ? protesta l'autre en levant dédaigneusement les épaules, quand j'ai la force pour moi.

D'un geste brusque de la main il contint la fureur du jeune homme, déclarant :

— La senora Moralès est ma prisonnière : d'elle je réponds devant le général Villa qui m'a donné le commandement de la région, car je la considère comme un élément important de succès, sinon militaire, du moins diplomatique... Dans ces conditions, vous comprenez que vos réclamations soient sans fondement.

Là-dessus, il sortit de la case dans laquelle avait lieu cette discussion, voulant évidemment y mettre un terme.

Mais Manuel le suivit, décidé à ne lâcher prise que lorsqu'il aurait eu gain de cause.

Celle que Pancho considérait comme un atout dans son jeu pour la victoire, il la considérait, lui, Manuel, comme un atout dans sa lutte pour la fortune et il ne pouvait admettre que Pancho l'accaparât à son bénéfice...

Au dehors, il voulut poursuivre la discussion ; mais Pancho rompit brusquement les chiens et se dirigea nerveusement vers le milieu du patio que bordaient les constructions d'exploitation du ranch.

Là, isolées par une bâche ignifugée, se trouvaient entassées par centaines des caisses de munitions destinées à être, au moment propice, dirigées sur le point du pays où leur besoin se ferait sentir...

Les instructions du général Villa à ce sujet n'étaient pas encore arrivées ; sans doute, attendait-il de connaître les résultats des négociations diplomatiques entamées entre les deux gouvernements de Washington et de Mexico.

Ces négociations, au surplus, — Pancho Lopez, mieux que personne, le savait, — n'étaient qu'une manœuvre des germanophiles destinée à donner aux éléments révolutionnaires épars le temps de se grouper et de constituer des corps suffisamment solides pour résister victorieusement au général Carrington ; au besoin même, ils prendraient l'offensive et, franchissant la frontière, iraient porter les hostilités sur le territoire de l'Union.

— C'est ce que les Français appellent « peloter en attendant partie », expliqua Pancho en souriant ironiquement...

Et il ajouta, caressant de la main les dangereux ballots :

— Hein, mon lieutenant, pensez-vous à l'accueil que nous allons faire avec cela à ce que les Yankees, dans leur dédain pour le Mexique, appellent la « promenade militaire » de Carrington.

Il ajouta, avec une flamme féroce dans les yeux :

— On verra « la promenade militaire » !... Grâce à ces joujoux-là, je veux que pas un des promeneurs ne repasse la frontière !...

Tandis qu'il parlait, il avait involontairement élevé la voix, — peut-être un peu plus que ne le permettait la prudence — dans sa prison, Suzy, écrasée par la fatigue de la longue randonnée qu'elle venait de fournir à cheval, s'était laissée tomber dans un coin.

Là, un amas de vieux équipements militaires, jetés pêle-mêle, constituait une sorte de litière, moins inconfortable que le sol même de cette ancienne écurie...

Anéantie, elle songeait à ce qui allait advenir de son stratagème et se demandait avec angoisse si la Providence consentirait à mettre ses amis sur la trace des coquins qui s'étaient emparés d'elle...

Assurément, ce serait miracle qu'au milieu de ce désert, à travers lequel elle était entraînée, le détachement du commandant Wickley pût retrouver sa piste jusqu'à cette solitude.

Pour se reconforter, il est vrai, la jeune fille pouvait se dire que la Providence ne serait d'aucune utilité si, de temps à autre, elle n'intervenait pas pour secourir les braves gens et épauler les causes justes.

Or était-il de causes plus justes que celle à laquelle son père, le colonel Morton, avait sacrifié sa vie et qu'elle-même, au lit de mort de celui qui n'était plus, avait juré de défendre de toutes ses forces ?...

Et puis, ce qui, malgré tout, lui donnait de l'espoir, c'était de songer que, derrière elle, comme un bon chien de chasse, secondé par son instinct et son dévouement, il y avait l'Arbi... l'Arbi qui, nombre de fois déjà, avait triomphé de bien d'autres difficultés...

Enfin, Bob Rutledge était là aussi, son cher Boby, dont l'amour ne l'abandonnerait pas !...

Bref, peu à peu, l'espoir allait s'affermir dans l'âme de la prisonnière.

(Voir la suite au dos).

Allons ! avait-elle conclu, il ne s'agissait que d'avoir de la patience et de la fermeté, et elle en aurait...

Comme elle venait de prendre cette résolution, elle sentit sous sa main, à travers les étoffes sordides qui lui servaient de litière, un corps dur dont le contact la fit tressaillir...

Un revolver !... oui, c'était bien un revolver, dont ses doigts palpaient la crosse, puis le canon... arme oubliée dans quelque poche d'uniforme jetée au rebut.

Un coup d'œil rapide lancé vers la fenêtre lui montra au dehors, passant et repassant, la haute silhouette de la sentinelle mexicaine chargée de veiller sur la prisonnière.

Doucement alors, avec mille précautions, Suzy réussit à dégager l'arme et l'enfouit dans son corsage.

Qu'en voulait-elle faire ? Elle-même n'eût pu le dire, mais elle se sentait maintenant prête à regarder en face toute éventualité et cela lui donnait un regain d'assurance qui, en ces circonstances, lui était infiniment précieuse...

Hélas ! cet espoir ne devait pas être de longue durée : voulant s'assurer du nombre de cartouches qu'elle avait à sa disposition, en cas de besoin, elle constata avec consternation que le barillet était vide.

De rage elle lança, à la volée, à travers le cachot, l'arme inutile qui s'en fut briser la cruche de terre remplie d'eau destinée à la consommation de la prisonnière.

Cet incident fit diversion à son irritation et elle se mit à suivre machinalement le va-et-vient de la sentinelle, tandis que dans son cerveau en feu s'agitaient mille projets d'évasion, plus déraisonnables les uns que les autres.

S'évader !...

Pauvre folle qu'elle était !... Avant qu'elle eût fait quinze pas dehors, elle serait rejointe, rejetée à nouveau dans son cachot, n'ayant récolté de cette tentative qu'un redoublement de rigueur de la part de ses gardiens.

Soudain, comme un murmure, une voix parvint jusqu'à elle : voix de femme, d'homme ou d'enfant ? Suzy n'aurait pu le dire.

D'ailleurs, que lui importait ?... C'était à coup sûr une voix d'ami qui lui disait tout bas, bien bas :

— La personne qui vous a écrit à Red House au sujet de la mort de votre père veille sur vous et est disposée à favoriser votre vengeance. Observez les moindres détails et tenez-vous prête à en tirer parti.

La voix s'était tue depuis un moment que Suzy était toujours dans la même posture, stupéfaite, se demandant si elle avait bien entendu ou si elle avait été le jouet d'un rêve.

Elle n'eut pas le loisir de s'absorber dans ses réflexions, car, soudain, un incident, banal en apparence et dont il était impossible qu'elle prévît les conséquences, se produisit...

Une femme étant venue à passer non loin de la sentinelle, l'homme l'appela doucement par son nom et elle vint à lui, prenant garde de n'être pas aperçue...

Entre eux alors s'échangea à voix basse un rapide colloque dont Suzy put surprendre quelques phrases, décousues mais suffisantes, cependant, pour lui faire comprendre que, mourant de soif, la sentinelle suppliait la femme de lui apporter à boire...

Quelques instants plus tard, en effet, sans avoir été aperçue, elle revenait et remettait à l'homme un flacon que celui-ci saisit avec une expression de physionomie qui trahissait l'ivrogne invétéré...

Son fusil posé près de lui, adossé lui-même à la muraille, le plus confortablement qu'il lui fût possible, le Mexicain saisit le flacon à deux mains et en porta le goulot à sa bouche : longuement, avec une manifeste joie, il but et Suzy entendait les glouglous que faisait le liquide en se déversant dans son gosier.

Au fond, que cet homme se rafraîchît, peu lui importait et elle allait regagner mélancoliquement sa litière de vieux vêtements, lorsque soudain ses narines saisirent dans l'air une impalpable odeur qui la fit tressaillir...

L'alcool, oui, cela sentait très fort l'alcool !... et la prisonnière en déduisit que ce n'était pas de l'eau pure que la femme venait d'apporter à la sentinelle, mais de l'eau-de-vie...

Cette constatation la remplit aussitôt d'un soudain espoir, en même temps que lui semblait bruir à son oreille l'écho de la voix mystérieuse qu'elle venait d'entendre : n'était-ce pas là, en effet, l'incident qu'on lui avait annoncé, l'occasion dont on lui avait conseillé de tirer parti.

Sans bouger, elle demeura là, embusquée derrière les barreaux, guettant l'homme.

Elle le vit bientôt, une nouvelle rasade avalée, qui ployait sur les genoux, pour bientôt glisser doucement le long de la muraille et s'accroupir sur le sol...

Sans doute se trouva-t-il plus confortablement installé ainsi pour se livrer à son vice favori, car il se mit à boire à petites gorgées, poussant entre chacune d'elles un soupir de contentement et bientôt sa tête commença à dodeliner de droite à gauche, sous l'influence manifeste d'un commencement d'ivresse.

De plus en plus anxieuse, Suzy guettait l'homme ; et, au fur et à mesure qu'elle le guettait, un plan germait dans son cerveau, plan audacieux, mais qui, s'il réussissait, pouvait lui permettre de saisir la première occasion qui se présenterait de reconquérir la liberté...

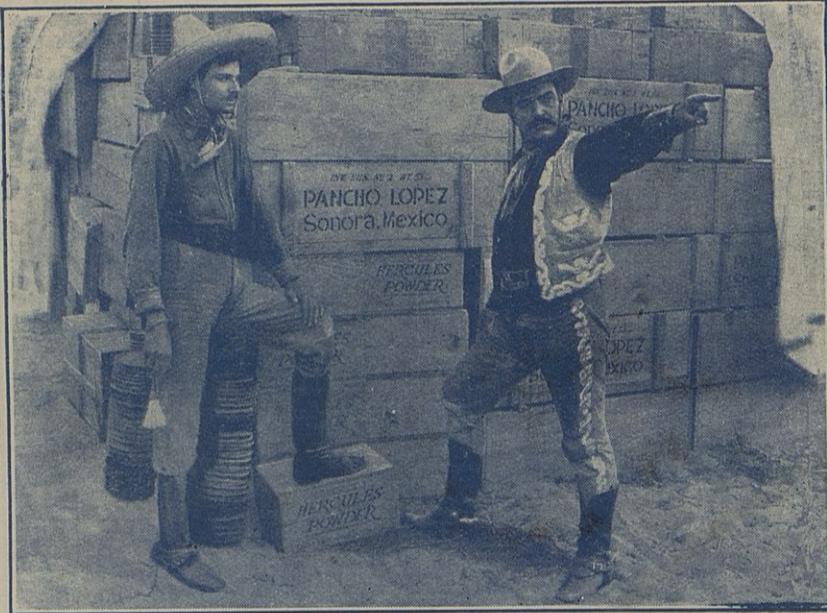
L'ivrogne buvait toujours, mais plus lentement maintenant, entrecoupant chaque rasade de soupirs de satisfaction, en même temps que le balancement de sa tête devenait de plus en plus infléchi...

Enfin, il arriva un moment où cette tête, après avoir touché du menton la poitrine, ne se releva pas et demeura immobile...

Bientôt, jusqu'à la prisonnière arriva l'écho rythmé d'une respiration lourde, progressivement transformée en ronflements sourds.

Un sourire joyeux égaya le visage de Suzy : le moment si impatientement attendu par elle était enfin arrivé : accablé par l'alcool, l'homme venait de s'endormir lourdement !...

Un coup d'œil rapide jeté par le patio montra à



Suzy qu'en faisant vite, elle pouvait agir sans risquer d'être surprise ; allongeant vivement le bras à travers les barreaux, elle saisit par le canon la carabine que la sentinelle, pour boire plus commodément, avait déposée le long de la muraille, et l'attira à elle...

O joie ! le magasin de l'arme était plein ; et, de ce fait, la jeune femme se trouvait redoutablement armée et prête à faire face à toutes les exigences du moment...

Alors, elle s'en fut cacher la carabine sous sa litière et revint vers la porte pour surveiller ce qui allait se passer au dehors...

Qu'en effet survint quelque chef et il était certain que la sentinelle aurait à rendre compte de la disparition de son arme.

Qu'arriverait-il alors ?... Les soupçons se dirigeraient-ils vers la prisonnière ?...

Viendrait-on perquisitionner dans son cachot et conviendrait-il qu'elle profitât de la circonstance pour tenter, en dépit du peu de chance qu'elle avait de réussir, de recouvrer sa liberté.

Tous problèmes dont elle devait envisager l'éventualité sans qu'elle en pût prévoir la solution, tout en se tenant prête à tirer profit des événements.

Mais voilà que ces événements se présentèrent à elle sous un aspect inattendu.

Comme elle se tenait là à l'affût, d'une construction non loin sortirent, discutant entre eux, Pancho et Manuel.

A la vue des deux misérables, la jeune femme frémit et peu s'en fallut que, saisissant l'arme dont elle venait de s'emparer, elle ne fit feu sur eux...

Mais, heureusement, c'était une fille de tête qui savait qu'en aucune circonstance il ne convient de s'abandonner à un premier mouvement de colère...

Ressaisissant, son sang-froid, elle se résolut à regarder et à écouter...

Bien lui en prit : elle apprit ainsi ce que recouvrait en réalité cette énorme bâche de toile huilée qu'elle avait supposée destinée à protéger contre les intempéries le foin et la paille du bétail du ranch.

Pancho, qui venait précisément de faire à son interlocuteur le dénombrement des caisses de munitions accumulées là, conclut d'un ton sarcastique :

— En voilà, n'est-il pas vrai, plus qu'il n'en faut pour souhaiter la bienvenue au général Carrington et à tous ceux qu'il plaira au président Wilson de nous envoyer faire visite...

La jeune fille frémit ; instantanément, son devoir lui apparut, tout comme si c'eût été son père lui-même qui le lui eût dicté...

« Qu'eût fait le colonel Morton en semblable circonstance ? » se demanda-t-elle...

Et elle estima qu'il lui appartenait, à elle, digne continuateur de l'œuvre paternelle, de faire ce qu'eût fait celui qui n'était plus...

Puisque là, à portée, se trouvaient les moyens dont les agents de l'Allemagne comptaient user pour réduire à l'impuissance les Etats-Unis, il fallait anéantir ces moyens... et ce sans hésiter, sans tarder, cette intervention dût-elle lui coûter la vie.

Le colonel ne lui avait-il pas enseigné que, lorsqu'il s'agissait de remplir son devoir, aucune hésitation n'est permise.

Bondir jusqu'aux vêtements sous lesquels elle avait caché la carabine, s'en emparer et revenir à la fenêtre où elle s'embusqua, l'arme à l'épaule, cela lui demanda quelques secondes à peine...

Un long moment, par exemple, elle demeura immobile, visant avec soin ; la main de la vaillante fille ne tremblait pas, et cependant c'était un acte héroïque mais fou qu'elle se disposait à accomplir...

Ce n'était en effet ni sur Pancho, ni sur Manuel, ses deux irréconciliables ennemis, qu'était braquée son arme.

Non, c'était sur le monceau de munitions qu'il s'agissait de détruire...

Peut-être, il est vrai, en sautant, ces caisses d'explosifs allaient-elles provoquer la destruction du ranch tout entier, causant en même temps sa propre mort !...

Qu'importait ?... Elle aurait fait son devoir d'Américaine, elle mourrait satisfaite.

En quelques secondes, elle revêcut les derniers mois écoulés, ces mois durant lesquels son âme s'était éveillée à l'amour.

Devant ses yeux se dressa l'énergique et séduisante silhouette de Bob Rutledge.

Mais, brusquement, elle chassa loin d'elle souvenir et silhouette.

Il s'agissait d'agir et elle pressa la détente.

Une détonation sèche éclata, suivie presque aussitôt d'un effroyable tonnerre.

Il sembla que le sol allait s'ouvrir, en même temps que l'air s'obscurcissait de torrents de fumée noire et empuantée...

Quoique terriblement ébranlée par la secousse, la jeune fille demeura debout ; les conséquences de cette explosion à air libre ne furent point, heureusement, celles qu'elle aurait entraînées dans d'autres circonstances ; et sauf des morts et des blessés atteints par les projectiles, le ranch lui-même n'eut pas trop à souffrir...

Quand la fumée se fut en partie dissipée, Suzy aperçut Pancho que des hommes emmenaient tout sanglant, tandis que les Mexicains couraient de droite et de gauche, trop affolés pour songer à rechercher quelle était la cause de la catastrophe.

La jeune fille, alors, comme si elle se fût évanouie de terreur, s'étendit sur la litière, après avoir fait disparaître sous les vêtements l'arme dont elle venait de se servir.

Elle avait le pressentiment que les circonstances allaient, avant qu'il fût longtemps, la contraindre à en faire usage.

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Georges Le Faure, novembre 1917.

Cet épisode sera projeté dans les établissements cinématographiques par les soins de l'Agence Générale Cinématographique à partir du vendredi 11 janvier 1918.